

H. Spielhofer

Subjektivität und Sprache (2. Teil)

Paradigmenwechsel im psychotherapeutischen Diskurs*

Zusammenfassung Im vorliegenden zweiten Teil dieser Arbeit geht es um den Versuch einer Grundlegung der Psychotherapie, um die Möglichkeit und die Bedingungen eines psychotherapeutischen Diskurses. Dies macht eine Rückbesinnung auf die Entwicklung der Begriffe, der Gegenstandsbestimmung sowie der Erkenntnisziele der Psychoanalyse und der daraus hervorgegangenen psychotherapeutischen Schulen notwendig. Kernpunkt der Theorie Freuds ist die Darstellung von Störung als Konflikt zwischen den Bedürfnissen des Individuums und den Anforderungen der Kultur, ist die Vermittlung von körperlicher und sozialer Bestimmtheit. Die biologistischen Begriffe Freuds, die dem naturwissenschaftlichen Denken seiner Zeit entsprachen, wurden seither im Sinne neuerer Paradigmen modifiziert und erweitert, wie dies u.a. in den Objektbeziehungstheorien, in den Darstellungen eines sprachlich strukturierten Unbewußten von J. Lacan oder im Konzept der Interaktionsformen von A. Lorenzer versucht worden ist. Dabei kommt der symbolischen und insbesondere der sprachlichen Vermittlung eine entscheidende Bedeutung zu und zwar nicht nur als Grundlage und Voraussetzung jeder Erkenntnis, sondern auch als wesentliches Element sozialer Interaktion und damit kulturell bestimmter Denk- und Handlungsmuster sowie auch als Strukturprinzip des Unbewußten.

Schlüsselwörter: Psychoanalyse, Metapsychologie, Ichpsychologie, Selbstpsychologie, Objektbeziehungstheorie, Interaktionsformen.

Subjectivity and language (2nd part). Changes of paradigms in the discours of psychotherapy

Abstract In this second volume of the work, an attempt is made to provide a foundation for psychotherapy, and to investigate the possibility as well as the conditions of a psychotherapeutic discours. This calls for a review of the development of concepts, definition of objective, as well as cognitive aims of psychoanalysis and the various therapeutic approaches that have evolved from it. At the center of Freud's theory lies the definition of disturbance as a conflict between human nature and the demands of culture, the concept of mediation between physical and social determination. Freud's biologicistic concepts, born of the thinking of his period, which was predominantly shaped by thought in the natural sciences, have since been modified and expanded as required by more recent paradigms, such as attempted in the theory of object-relationships, in the representation of a linguistically structured unconscious by J. Lacan, or in the concept of interaction patterns by A. Lorenzer. In this, a decisive role is assigned to symbolic, and, in particular, verbal and linguistic mediation – not only as the foundation and prerequisite of all cognition, but also as an essential element of social interaction, and thus of culturally determined patterns of thought and action, as well as serving as a structural principle of the unconscious.

Keywords: Psychoanalysis, metapsychology, ego-psychology, self-psychology, theory of object-relationship, interaction-patterns

Subjectivité et langage (2e partie)

Changements des paradigmes dans le discours psychothérapeutique

Résumé La seconde partie du présent travail s'intéresse à la manière dont la psychothérapie peut être fondée théoriquement, ainsi qu'aux possibilités et aux conditions d'un discours psychothérapeutique. Il

faut donc que nous nous remettions en mémoire la manière dont la psychanalyse et les écoles qui l'ont suivie ont élaboré leurs concepts, défini leur objet et fixé leurs objectifs cognitifs. A l'origine, S. Freud avait tenté de traiter les troubles psychiques, dans la mesure du possible, en les expliquant comme résultant d'événements traumatiques; en ceci il demeurait dans

* Der erste Teil dieser Arbeit ist im Psychother Forum (1995) 3/1: 18–37 erschienen.

le contexte de la perception prônée par les sciences naturelles et la médecine de l'époque et, au début, ses traitements se situaient au niveau somatique. Ce ne fut que progressivement qu'il se vit contraint d'abandonner le rôle du médecin et de laisser ses patients s'exprimer, leur permettant de raconter l'histoire de leur souffrance. Les troubles furent alors de plus en plus souvent perçus comme le produit d'un conflit entre la nature (pulsionnelle) humaine et les exigences de la société. Sans le vouloir et pour ainsi dire en passant, Freud a ainsi élaboré une nouvelle méthode d'acquisition de la connaissance; une herméneutique fondée sur l'expérience. Ce faisant, comme l'a souligné L. Binswanger, il a donc conduit sur la voie de l'empirisme une authentique compréhension de l'humain.

Dans la mesure où Freud insistait pour souligner le caractère de créature de l'homme, son déterminisme (pulsionnel et) biologique, il put concevoir le développement de la subjectivité et les expériences individuelles de la souffrance en tant qu'éléments intermédiaires entre la nature humaine et les exigences de la praxis sociale. On considère donc comme le "tournant copernicien" de la psychanalyse le moment où l'on a attribué un sens à l'inconscient, faisant ainsi qu'elle se distingue des psychologies idéalistes du conscient ou des conceptions fonctionnalistes du comportement qui ont été élaborées surtout aux Etats-Unis. Toutefois, la conception de la science qui régnait au 19^e siècle et les concepts mécanistes de la métapsychologie freudienne conduisirent à une réification de "l'appareil psychique"; ils firent aussi que l'on négligea d'examiner les processus d'échange prenant place au moment du développement des structures psychiques et des représentations du soi et de l'objet. Ce ne fut qu'à partir du moment où des concepts furent élaborés dans d'autres domaines – en théorie de l'interaction symbolique (G.H. Mead, J. Piaget), par exemple, ou en linguistique (L. Wittgenstein, F. de Saussure) – qu'il devint possible de saisir les processus au cours desquels certaines modalités culturelles d'expérience et d'action sont acquises dans le cadre de l'interaction avec les parents (de substitution). Ces concepts ont été intégrés à la pensée psychanalytique au niveau, en particulier, des théories développées au sujet de la relation d'objet. Ici, au contraire de Freud, on ne considère plus la relation aux objets comme un simple "investissement" d'énergie libidinale ou agressive, mais comme un schéma d'interaction internalisé sur la base d'expériences faites dans le cadre de processus complexes d'échange et des affects liés à ces expériences. Ces "relations d'objet" jouent un rôle décisif au moment de construire des représentations du monde extérieur – les représentations de l'objet –, comme au niveau de l'expérience du soi.

Ce fut surtout A. Lorenzer qui, avec sa notion de "formes d'interaction", a conceptualisé l'intégration des besoins du corps à la praxis sociale dans le cadre de processus d'échange et en particulier dans celui de la symbiose mère-enfant. Dans ces interactions, des besoins polymorphes sont formés et leur contenu défini,

bien avant toute capacité au conscient, ceci en fonction de la manière dont ils sont satisfaits ou rejetés et du modèle social de la praxis maternelle. Les désirs pulsionnels sont donc le produit de l'affrontement de la nature humaine à des processus sociaux d'éducation, donc de la socialisation du sujet et non de données ontologiques. Ces figures de praxis sont en partie introduites dans le langage de tous les jours durant la socialisation linguistique; au sens des "jeux de langage" de Wittgenstein, elles sont traduites en formes symboliques d'interaction et peuvent donc devenir conscientes et réfléchies. Ceci implique que c'est seulement par le biais du langage que le conscient se forme, que le vécu est conceptualisé et que soi et objet se détachent. Une autre partie du vécu demeure formes inconscientes d'interaction apprises durant la socialisation; celles-ci restent dans l'inconscient, hors du champ du langage, mais continuent toutefois à influencer le comportement "illicitement", au même titre que les formes d'interaction désymbolisées qui ont été exclues du langage en cours de développement.

En conséquence, J. Lacan a décrit la signification du langage par rapport à la définition des besoins humains et à leur intégration dans l'ordre symbolique – la sémiotisation du sujet. Revenant aux premières idées de Freud, il a souligné que l'inconscient constitue l'être même de l'homme alors que le "moi" est aliéné, car il est support du conscient et lieu de la raison en ce qui concerne le "mirroring" par les objets du soi (Kohut) provenant de l'extérieur et permettant une identification narcissique avec l'image de soi. Chez Lacan également, les besoins sont introduits dans le langage par l'Autre, la mère par exemple, et sont subordonnés au signifiant. L'enfant est impotent et dépend du soutien d'autrui, il doit articuler ses besoins pour que son environnement réagisse et doit donc formuler son désir dans le champ de la parole. La dépendance dans laquelle il se trouve par rapport à autrui fait qu'il exige une présence continue et un amour sans limite, conditions requises pour que ses besoins soient satisfaits. Pourtant l'Autre est toujours défini par le champ symbolique et non par celui de la biologie. L'enfant doit percevoir la différence de l'Autre, le champ symbolique, pour y introduire son besoin; ceci implique qu'il est contraint d'articuler pour avoir accès au champ de la parole. Ce n'est que par la différence entre besoin et refus, entre aspiration à l'amour et absence que le désir se constitue, en tant que demande représentée par un symbole.

Chez Lacan le langage est, comme l'inconscient, défini par les fonctions métaphorique et métonymique qui permettent au sujet véritable de prendre la parole par l'intermédiaire de l'éblouissement narcissique et imaginaire introduit par un conscient aliéné par l'Autre, ceci par le biais des omissions, des actes manqués et des symptômes, ainsi que des rêves et des plaisanteries. Seule l'attention fluctuante avec laquelle le thérapeute suit les entretiens peut permettre de saisir cette communication indirecte et d'introduire une universalité de la parole.

1. Entwicklung theoretischer Konzepte in der Psychotherapie

„Begriffe sind sowohl Werkzeuge wie Indizien; Werkzeuge, weil wir mit ihnen arbeiten, Indizien, weil sie die Herkunft aus einer bestimmten Wissenschaftstradition anzeigen. Die Klärung des ... Begriffssystems muß deshalb den Umweg über die Wissenschaftsgeschichte nehmen. Und was wir hier finden, sind nicht antiquarische Gegenstände, sondern die Voraussetzungen unseres eigenen Denkens.“

(G.Scholtz, 1991)

Das theoretische Konzept S. Freuds, die Metapsychologie, ist nicht nur, wie er selbst festgestellt hatte, ein „Torso“ geblieben, sondern er hinterließ damit auch viele Unklarheiten und Widersprüche. Freud hat wiederholt Teile seines Konzepts oder Begriffe verändert, ohne die übrigen Annahmen daraufhin abzustimmen. So hat er seine neue Triebtheorie die er 1920 eingeführt hatte, nie mit all ihren theoretischen Konsequenzen auf sein vorher formuliertes Narzißmus-Konzept übertragen, was bedeutet, daß die Ichtriebe – entsprechend der ursprünglichen Auffassung – nicht von der Libido gespeist werden, sondern von einer anderen Art von Energie, der „Ichtrieb-Besetzung“. Narzißmus wurde von ihm weiterhin als libidinöse Besetzung des Ich verstanden, das (entsprechend der Amöben-Metapher) seine Objektbesetzungen zurückgezogen und in sich gesammelt hat.

Freuds Charakterisierung des Gegenstands seiner theoretischen Bemühungen als „Hexe Metapsychologie“ verwies bereits von Beginn an auf die Schwierigkeiten bei der Einordnung einer erfahrungsfernen Begrifflichkeit. Die Versuche seiner Schüler und Nachfolger, diese von Freud hinterlassenen Probleme und offenen Fragen zu lösen, hat ein „wahres Babel von Theorien“ hervorgebracht (Kurzweil, 1993, S. 429). Außerdem fehlte seit dem erzwungenen Exodus der meisten Psychoanalytiker aus Mitteleuropa ein integratives theoretisches Zentrum, wie es früher die „Mittwochsgesellschaft“ und die daraus hervorgegangene „Wiener Psychoanalytische Vereinigung“ dargestellt hatte. Hinzu kommt, daß die in alle Welt zerstreuten Analytiker in den neuen Gastländern mit unterschiedlichen kulturellen und wissenschaftlichen Gegebenheiten konfrontiert wurden, was die Sichtweisen und die Interpretationen sowie die Weiterentwicklung der psychoanalytischen Theorie beeinflusst hat. So hat etwa – um nur einige Beispiele aufzuzeigen – in den USA vor allem die Ich-Psychologie“ H. Hartmanns, D. Rappaports u.a. eine dominierende Stellung gewonnen, die den kulturellen Tendenzen des amerikanischen Pragmatismus, den Vorstellungen von Machbarkeit und Vernunft entspricht. „Sie wissen nicht, daß wir ihnen die Pest bringen“ soll Freud gegenüber C. G. Jung geäußert haben, als sie 1909 die Staaten besuchten. Er unterschätzte offensichtlich die Resistenz der amerikanischen Kultur gegenüber dem Skandalon einer Triebbestimmtheit menschlichen Handelns und konnte selbst nicht ahnen, daß, wie J.-B. Pontalis (1968, S. 26) feststellt, „gerade

Amerika die Psychoanalyse verseuchen und ihr so, durch allzuviel Liebe, eine tödliche Krankheit einimpfen würde ...“ Hartmanns Arbeit, „Ich-Psychologie und Anpassungsproblem“, die er bereits 1937 in Wien vorgestellt hatte, fand erst da größere Beachtung. Er hatte mit der Annahme einer autonomen Ich-Entwicklung und einer konfliktfreien Sphäre, die Entwicklung des Ichs und der Realitätsanpassung aus der engen Bindung an die Triebe gelöst.

Die Ideen von den Objektbeziehungen M. Kleins wurden vor allem in London von W. D. Fairbairn, D. W. Winnicott und J. Riviere, sowie in Südamerika von M. Langer und O. Kernberg aufgegriffen und weiterentwickelt. M. Klein hat in ihren Arbeiten die Bedeutung der – projizierten und introjizierten – Objekte für die Entwicklung des Kleinkindes und für die Ich-Reifung hervorgehoben, wobei vor allem die Entstehung der inneren Objekte im Rahmen der frühen Mutter-Kind-Beziehung ausschlaggebend ist. Aufbauend auf den Annahmen H. Hartmanns und dessen Unterscheidung der Begriffe „Ich“ und „Selbst“ entwickelte H. Kohut im Rahmen seiner Beschäftigung mit narzißistischen Störungen in den USA seine Selbst-Psychologie, die sich zwar ursprünglich auf der Basis der metapsychologischen Annahmen Freuds bewegte, aber zunehmend ein eigenes System, unabhängig von der Entwicklung der Triebe, hervorbrachte.

Wenn es stimmt, daß sich der psychoanalytische Diskurs in den letzten Jahrzehnten wieder nach Europa verlagert hat, so ist dies zu einem wesentlichen Teil auf J. Lacan und den Auseinandersetzungen mit seinen Konzepten zurückzuführen. Beeinflusst von Ideen des Strukturalismus, vor allem im Bereich der Sprache (F. de Saussure), der Philosophie (M. Foucault, J. Derrida) und der Anthropologie und Ethnologie (Claude Lévi-Strauss) hat er die metapsychologischen Begriffe Freuds, wie Trieb, Libido, Besetzung usw., aus ihrer naturwissenschaftlichen und ontischen Bestimmtheit gelöst und in einen anderen kategorialen Rahmen, in einen sprachlich strukturierten Kontext gestellt und damit die Sprache selbst „verleiblicht“ und den Leib „versprachlicht“ (Lang, 1986, S. IV). Außerdem hat Lacan vor allem entgegen den Intentionen der Ich-Psychologie und in einer Rückbesinnung auf Freud, die Bedeutung des Unbewußten, als das eigentliche Wesen des Subjekts, betont und dessen Manifestationen, die „Sprache des Begehrens“ analysiert.

A. Lorenzer, der ebenfalls die Natur des Menschen als Bedingung und Voraussetzung jeder Subjektivität ansetzt, beschreibt sie jedoch als von Beginn an kulturell bestimmt, d.h. vermittelt und geformt durch die Einflüsse der jeweiligen konkreten gesellschaftlichen Praxis und zwar über die Interaktionsprozesse mit den primären Bezugspersonen. Auch Lorenzer sieht die (Trieb-) Natur des Menschen sprachlich strukturiert, wenn auch nicht unabhängig von den konkreten „Sprachspielen“ der Umwelt. Diese neuen Ansätze wären jedoch nicht möglich gewesen ohne das Entstehen einer neuen Sprachwissenschaft und ohne die Einbeziehung der Begriffe der kritischen Sozialwissenschaft und einer historisch-materialistischen Sozialisationstheorie; erst auf dem Umweg über andere Wissen-

schaften konnten neue Entwicklungen in Gang gesetzt und das *szientistische Selbstmißverständnis* sowie die individualistische Verengung der Psychoanalyse aufgebrochen werden.

Etwa zur selben Zeit als Freud die Psychoanalyse entwickelt hat, wurde in den USA von J. B. Watson (1913, 1914) und B. F. Skinner (1938) der klassische Behaviorismus begründet, in der der Positivismus dieser Zeit und die Machbarkeitsideen ihren extremsten Ausdruck fanden. Ihr Ziel war, entsprechend dem naturwissenschaftlichen Paradigma, die Kontrolle und Vorhersage des menschlichen Verhaltens. Das Individuum wurde dabei zum Objekt, Konditionierung trat anstelle der Internalisierung, Außenkontrolle anstelle der Selbstkontrolle oder Selbstbestimmung. „Die Psychologie wird eingespannt in die Versuche, Probleme des gesellschaftlichen Zusammenhalts mit (sozial-)technischen Mitteln zu lösen bzw. die (sozial-)technische Lösung politischer Probleme wissenschaftlich zu legitimieren. Zu diesem Zweck muß Psychologie selbst auf Technik reduziert werden ...“ (Bruder, 1993, S. 75). Erst nach dem zweiten Weltkrieg ist diese positivistisch-materialistische Denkweise zurückgedrängt worden. Im Bereich der Psychologie und Psychotherapie hatte sich in den USA die „Humanistische Psychologie“ als „dritte Kraft“ zwischen den naturwissenschaftlich-mechanistischen Richtungen der Verhaltenstherapie und der Psychoanalyse etabliert. Seither haben sich aus all diesen Richtungen und Schulen weitere Abspaltungen vollzogen oder es wurden neue Theorien und Verfahrenweisen entwickelt.

Freud hatte es 1914, nach der Abspaltung der ersten „Dissidenten“, A. Adler, W. Steckel, C. G. Jung, noch leichter, die gemeinsame Basis der verschiedenen psychoanalytischen Tendenzen festzuschreiben: es waren für ihn die Anerkennung der „Tatsache der Übertragung und ... des Widerstandes. Jede Forschungsrichtung, welche diese beiden Tatsachen anerkennt und sie zum Ausgangspunkt ihrer Arbeit nimmt, darf sich Psychoanalyse heißen“ (Freud, 1914, S. 54). Allerdings implizieren die Begriffe „Übertragung“ und „Widerstand“ auch die Konzepte des Unbewußten, der Abwehr und des psychischen Konflikts, also die Kernstücke seiner Lehre.

Heute ist es selbst innerhalb der Psychoanalyse kaum noch möglich, eine gemeinsame Basis auszumachen. R. S. Wallerstein hat in einer jüngeren Arbeit (1989) dieses Dilemma dadurch zu lösen versucht, daß er unterscheidet zwischen den klinischen Theorien, die für die tägliche Arbeit von Relevanz sind, und die durch die Daten der Analyse gestützt und verifiziert sind auf der einen Seite und den allgemeinen Theorien, die zum gegenwärtigen Zeitpunkt ein System von Metaphern darstellen, in die unterschiedliche Standpunkte und Wertvorstellungen einfließen und wo es daher eine Vielfalt von Bezugssystemen gibt, auf der anderen Seite:

„Meine gegenwärtige Vorstellung von Psychoanalyse sieht sie daher als eine einheitliche klinische Theorie, die empirisch überprüfbar ist und als eine pluralistische allgemeine Theorie mit erklärenden Symbolen, d.h. Metaphern, die unsere intellektuellen Bindungen und Werte einschließen, denen wir auf unterschiedliche Weise verpflichtet sind“ (Wallerstein, 1989, S. 147).

Auf der anderen Seite stellt er allerdings fest, daß „jeder theoretische Bezugsrahmen [versucht] ein umfassendes adäquates Erklärungssystem zu sein, innerhalb dessen der ganze Bereich psychoanalytisch zugänglicher Psychopathologie verstanden und behandelt werden kann – und in der Praxis versuchen wir natürlich alle, gerade das zu leisten“ (op.cit., S. 148). Es scheint also selbst innerhalb der Psychoanalyse eine gewisse Hilflosigkeit gegenüber der Theorienvielfalt zu bestehen, was zu der Frage führt, ob es noch *eine* Psychoanalyse gibt und wodurch sie sich von anderen Therapieformen unterscheidet. Viele sehen darin eine „Paradigmenkrise“ im Sinne von T. S. Kuhn (1976), ausgelöst durch eine Reihe von neuen Erkenntnissen und klinischen Daten, die eine Neuformulierung der metapsychologischen Begriffe erfordert.

Für die Psychotherapie insgesamt scheint es dagegen noch aussichtsloser eine gemeinsame Basis zu finden. Eine solche Diskussion kann allerdings nur unter Einbeziehung und Reflexion der philosophisch-anthropologischen Grundannahmen und der daraus abgeleiteten Therapieziele erfolgen und nicht allein auf der Ebene von Verfahrensweisen. Andererseits führt das Aufsuchen von Gemeinsamkeiten leicht zu einem undifferenzierten Gemisch von Begriffen und Konzepten, wenn nicht die Grundlagen für die bestehenden Unterschiede in den Erkenntnisansätzen und Gegenstandsbestimmungen berücksichtigt werden. Es geht um den *Diskurs der Psychotherapie*, der bei uns bisher nur in Ansätzen erfolgt ist. Dies äußert sich u.a. an der gesellschaftlichen Stellung und dem Image der Psychotherapie im deutschsprachigen Raum oder in den USA gemessen etwa am Einfluß der Psychotherapie, insbesondere der Psychoanalyse in Frankreich. „Daß die Auseinandersetzung mit Freud und der Psychoanalyse in Frankreich eher lebhafter, gehaltvoller und (von Ausnahmen abgesehen) differenzierter ist als bei uns, verdankt sie nicht zuletzt dem Niveau des Lacanschen Denkens – wird in Frankreich Psychoanalyse ja weitgehend mit Lacan identifiziert“ (Lorenzer, 1977, S.162).

Es geht in dieser Arbeit darum, anhand der ursprünglichen Erkenntnisansätze Freuds, sowie der kultur- und gesellschaftskritischen Inhalte seiner Lehre, die Begriffe der Psychoanalyse sowie neuerer Schulen der Psychotherapie darzustellen und einzuordnen. Denn gerade durch das Beharren Freuds auf seinem naturwissenschaftlichen Konzept war es ihm möglich, die Entwicklung der Subjektivität sowie der individuellen Leidensgeschichte als Vermittlung von menschlicher Natur und den Normen und Anforderungen der Kultur darzustellen. Nur so konnte verhindert werden, daß Psychoanalyse auf das Niveau idealistischer Bewußtseinspsychologien zurückfällt oder im Sinne einer funktionalistischen Verhaltenslehre begriffen wird, eine Gefahr der sich etliche der gegenwärtigen Schulen nicht immer entziehen konnten.

„Die moderne innerpsychoanalytische Diskussion hatte nicht verstanden, dieses von Freud stets behauptete Zentrum der psychoanalytischen Theorie zu bewahren, weil sie im Tribut an positivistische Wissenschaftsideale wie in der Hilflosigkeit dem „Torso Metapsychologie“ gegenüber und nicht zuletzt in der Abstinenz von kulturtheoretischen Reflexionen selber

orientierungslos geworden war. Den Freudschen Triebbegriff als Angelpunkt der Persönlichkeitstheorie festzuhalten, seine Inhalte wieder radikal zur Geltung zu bringen ... besagt, den inneren Kern psychoanalytischer Erfahrung begrifflich zu erhalten, die These von der „Bewußtlosigkeit des Unbewußten“ (J. Belgrad et al., 1987, S. 14f).

Freuds Ärger über die Kritik am Unbewußten ist heute umso verständlicher, denn wie bereits die ersten theoretischen Entwürfe zeigten, sollte eher das Phänomen „Bewußtsein“, als Produkt narzißtischer Bestrebungen und gesellschaftlich geprägter Sozialisationserfahrungen, Anlaß für Skepsis darstellen. Es ist schließlich der „gesunde Menschenverstand“, der nach Freud alle jene Leiden schafft, mit denen es die Psychoanalyse zu tun hat. Und gerade an der Art, wie dieses Bewußtsein gebildet wird, an den narzißtischen Verblendungen und Selbsttäuschungen auf dem Weg zur Selbsterkenntnis, läßt sich die Wahrheit des Subjekts transparent machen. Diese *Dezentrierung* und *Problematisierung* des Bewußtseins war Freuds wesentliche Entdeckung (von der er allerdings selbst wieder teilweise abgerückt ist, wie noch zu zeigen sein wird). *In dieser Ambiguität eines gesellschaftlich bestimmten und sprachlich strukturierten Unbewußten und eines imaginären Bewußtseins ist der Diskurs der Psychotherapie festzumachen.*

2. Freuds Erkenntnisansatz

Die Psychoanalyse und damit auch die wissenschaftlich fundierte Psychotherapie entstanden aus der Praxis der Behandlung von Krankheitssymptomen und haben damit ihren Ansatzpunkt bei der Erfahrung von Leidenszuständen. Freud hatte, entsprechend seinem medizinisch-naturwissenschaftlichen Verständnis, von Beginn an versucht, die Ursachen für diese Symptomatik zu finden und – wenn möglich auf der somatischen Ebene – zu behandeln und wurde erst in der Folge dazu gedrängt, die Patienten zu Wort kommen zu lassen und damit die Rolle des Arztes in Frage zu stellen. Damit war er gezwungen, ein eigenes Forschungsverfahren zu entwickeln, das sich weder den empirisch-naturwissenschaftlichen Methoden zuordnen ließ noch den neokantianisch geprägten Geisteswissenschaften, was – zusammen mit seinen Erkenntnissen über die menschliche Sexualität bei der Ätiologie der Neurosen – auch zum Ausschluß aus dem akademischen Wissenschaftsbetrieb, der *scientific community*, führte. Das folgende Zitat zeigt das Ringen Freuds, sich vom traditionellen Denken zu lösen und sich auf die Erzählungen seiner Patienten einzulassen:

„Ich bin nicht immer Psychotherapeut gewesen, sondern bin bei Lokaldiagnosen und Elektroprognostik erzogen worden wie andere Neuropathologen, und es berührt mich selbst noch eigentümlich, daß die Krankengeschichten, die ich schreibe, wie Novellen zu lesen sind, und daß sie sozusagen des ernstesten Gepräges der Wissenschaftlichkeit entbehren. Ich muß mich damit trösten, daß für dieses Ergebnis die Natur des Gegenstandes eher verantwortlich zu machen ist als meine Vorliebe; Lokaldiagnostik und elektrische Reaktionen kommen beim Studium der Hysterie eben nicht zur Geltung ...“ (Freud, 1895b, S. 227).

Es blieb schließlich der Unbefangenheit seiner Patientin, Anna O., vorbehalten, die neue Behandlungsform beim Namen zu nennen, nämlich *talking cure*, „Gesprächs-Therapie“. Dies hat seither die Untersuchungsmethode bestimmt; die Akzeptierung der ungeschmälerten Selbstdarstellung des Patienten, der dadurch die Möglichkeit erhält, seine Lebensgeschichte, seine sinnlich konkreten Erfahrungen und Leidenszustände, darzustellen. Entgegen seinem naturwissenschaftlichen Denken und objektivistischen Szientismus hat Freud stets am analytischen Gespräch als einzig legitime Erfahrungsbasis festgehalten und die Arbeit des Analytikers mit der eines Philologen verglichen.

Der methodische Aspekt nimmt daher von Beginn an eine zentrale Position in der Psychoanalyse ein. Darauf hat bereits J. Breuer in der gemeinsamen Arbeit, „Studien über Hysterie“, hingewiesen:

„Für Freud ist, wie er mehrfach betont hat, die Psychoanalyse an erster Stelle eine neue Technik, durch die ein umfassender, vorher unzugänglicher Faktenbereich allererst ans Licht gebracht werden konnte. Es handelt sich um ein neues Beobachtungsinstrument, eine neue Forschungsmethode. Erst an zweiter Stelle ist die Psychoanalyse ein neuer Wissensfundus, erhoben mittels jenes neuartigen Instruments. Freuds Entdeckungen sind die gleichsam beiläufigen Resultate von Freuds Erfindung“ (Freud und Breuer, 1895b, S. 135).

Diese Darstellungen der Patienten konnte Freud nur zulassen, weil er, wie A. Lorenzer (1984, S. 136) feststellt, unter der Schirmherrschaft des szientistischen Wissenschaftsanspruchs und innerhalb eines naturwissenschaftlichen Begriffsrahmens operierte. Nur seine (natur-) wissenschaftliche Disziplin konnte ihn davor bewahren, sich bei diesen freien Erzählungen und Selbstdarstellungen in Mythen zu verlieren.

L. Binswanger, der im Rahmen seiner empirisch-phenomenologischen Daseinsanalyse einen wesentlichen Beitrag zur modernen Anthropologie geleistet hat, verwies ebenfalls auf die Bedeutung dieses Erkenntnisansatzes, der Erweiterung des hermeneutischen Verstehens in jene Tiefenbereiche des menschlichen Daseins, der dazu führte, „daß die Psychoanalyse das ‚eigentliche Studium der Menschheit‘ tatsächlich erstmals auf Erfahrung *gegründet* hat“ (1955, S. 13).

„Bestimmte soziale, individuelle und geistesgeschichtliche Faktoren mußten zusammenwirken, um das Studium des Menschen im Sinne des Verstehens in die Bahn der empirischen Wissenschaft zu leiten. Zu den ersten gehört das soziale Verhältnis zwischen Arzt und Patient, wie es sich mit der Entstehung der medizinischen Psychotherapie überhaupt herausgebildet hat, zu den zweiten die Persönlichkeit Freuds, zu den dritten der nachhegelianische Naturalismus, Evolutionismus und Positivismus. Allen drei so verschiedenartigen Faktoren zusammen ist es zu verdanken, daß jenes Studium des Menschen auf den Boden der *wissenschaftlichen Erfahrung* gestellt werden konnte“ (L. Binswanger, 1955, S. 68).

Durch diesen praktisch-therapeutischen Zugang wurde auch eine bestimmte Art der Theoriebildung vorgegeben, nämlich die aus der Einzelbeobachtung konkreter Individuen gewonnenen Erfahrungen zu ordnen und in ein theoretisches System zu bringen, die Begriffe in der konkreten Auseinandersetzung mit dem empirischen Material Schritt für Schritt zu ent-

wickeln und nicht von außen an den Gegenstand heranzutragen.

Freud hat seine Theorie im Zuge des Begreifens psychoanalytischer Praxis organisiert und erst in der Folge Annahmen über „Normalität“ als Raster für die Eintragungen der psychischen Störungen aufgestellt. Allerdings blieb er weiter im Bezugsrahmen naturwissenschaftlich medizinischer Ätiologie; d.h. es ging nicht um den Bedeutungszusammenhang von Erlebnissen, sondern um den Einfluß bestimmter traumatischer Ereignisse auf den „Affektablauf“. Freud hielt auch später noch an der Annahme fest, daß er sich im Rahmen naturwissenschaftlicher Verfahrensweisen bewegte und es letztlich um die Erforschung menschlicher Natur geht.

L. Binswanger kritisiert zwar das naturwissenschaftlich positivistische Menschenbild Freuds, des *homo natura*, da es nicht alle Dimensionen des Seins erfäßt, da Menschsein nicht nur Naturprozeß sondern auch Geschichte darstellt und daher neben dem Natursein auch sein *Dasein* berücksichtigt werden muß (im Sinne eines apriorischen und transzendentalen Daseinsentwurfs). Er betont aber, trotz dieser angeblichen „anthropologischen Begrenztheit“,¹ die Bedeutung dieser „biologisch-physiologischen Idee des Organismus“ als wissenschaftliche Konstruktion.

„Der Gesamtmechanismus des psychischen Apparates wird nun bekanntlich aus der Tiefe, aus dem Es, in Bewegung gesetzt durch die psychische Repräsentanz der Triebhaftigkeit überhaupt, den *Wunsch*. Das Wünschen ist die einzige Bedeutungsrichtung, in die der Freudsche *homo natura* eingespannt ist ... Nur ein Wesen, das nur wünschen kann, vermögen wir uns eingespannt zu denken zwischen Trieb und Illusion. Und umgekehrt, nur wenn wir ein solches Wesen konstruieren, können wir Urweisen menschlicher Existenz, wie die religiöse, sittliche oder künstlerische, für Illusionen erklären oder auf das Bedürfnis nach Illusion zurückführen“ (Binswanger, 1955, S. 173).

Die Entfaltung der biographischen Darstellung durch den „Patienten“, die Entwicklung des hermeneutischen Verfahrens, all dies sah Freud als vorläufig an, bis sie durch physiologische Verfahren und Konzepte ersetzt werden konnten. Dieses Ziel hatte nach der Falsifizierung der These vom Sexualtrauma einen neuen Ansatz-

¹ Diese Einengung des Freud'schen Subjektbegriffs auf den *homo natura*, auf das reine Naturwesen, bei L. Binswanger basiert auf einer einseitigen Interpretation des Daseinsbegriffs Heideggers und insbesondere auf der Ausblendung der Intersubjektivität und Sprachbezogenheit des *transzendentalen Ego* der Phänomenologie. Dadurch konnte Binswanger, wie H. Lang (1973) bereits aufgezeigt hat, die Dezentrierung des Subjekts bei Freud nicht nachvollziehen. Dem *homo natura* bei Freud hat Binswanger einen Begriff des „Daseins“ gegenübergestellt, der subjektbezogen geblieben ist und zwar als „Entwurf von Welt“, den es als Selbst zu übernehmen gilt. Er hat damit den Begriff des „transzendentalen Bewußtseins“ bei Husserl ebenso vernachlässigt wie die „Kehre“ Heideggers hin zum transzendentalen Ego und sich damit wieder auf jenen Dualismus von Geist und Natur bezogen, den Husserl mit seinem Begriff der ungegenständlichen *Lebenswelt*, der aller wissenschaftlichen Erkenntnis vorausgeht, aufzulösen versuchte.

punkt in der biologischen Matrix der Triebe gefunden. Allerdings konnte hier nicht mehr einfach von einem mechanischen Eingriff in den psychischen Apparat ausgegangen werden, sondern mit der Einsicht in die Komplexität der Wechselbeziehungen zwischen dem Kind und den primären Bezugspersonen, den „Triebobjekten“, mußte das einfache Reiz-Reaktions-Schema aufgegeben werden. Freud machte nicht bei dem Versuch einer Katalogisierung krankmachender Faktoren halt, wie es dem damaligen medizinischen Verständnis der Kausalgenese entsprochen hat, „sondern rückte die Wechselbeziehung zwischen Kind und Umwelt zunehmend als Konflikt so in den Mittelpunkt, daß die Psychoanalyse sich unmerklich von einer funktionalistischen Psychologie zu einer Analyse der Sinnzusammenhänge verwandelte. Psychoanalyse begann sich – unpräzise naiv – als lebensgeschichtlich gewendete Analyse zu begreifen“ (Lorenzer, 1973, S. 48f). Das heißt, dieser Wandel wurde von Freud vollzogen, ohne daß er den Widerspruch zu seinem naturwissenschaftlich-medizinischen Erkenntnisrahmen begriffen hat oder auch begreifen konnte.

Die Störungsbedingungen wurden zunehmend in der Wechselbeziehung zwischen dem psychischen Apparat und den sozialen Bedingungen – oder bei Freud in der „Kultur“ – gesehen. Vor allem in seinem Über-Ich Konzept fanden diese gesellschaftlichen Gegebenheiten ihre inhaltliche Entsprechung.² Krankheit erwies sich dabei sehr rasch als sozial bedingte Störung, als Konflikt zwischen Natur und den sozialen Normen. Diesen Doppelcharakter der Psychoanalyse als Sozialwissenschaft, die der Natur des Menschen vor allem in Form der Triebe einen zentralen Platz in ihren Betrachtungen einräumt, gilt es beizubehalten.

„Das Beharren auf der Naturproblematik des Triebes, das in der Untersuchung des Erlebens das materialistische Moment der Auseinandersetzung mit innerer Natur festhält und die Subjekte in der Sicht der Psychoanalyse an Naturdialektik bindet, machte und macht Psychoanalyse untauglich, in Sozialwissenschaften idealistischer Genese eingeschmolzen zu werden“ (Lorenzer, 1973, S. 155).

Erst durch die Klärung der konkreten Umsetzungsschritte, wie die jeweilige gesellschaftliche Praxis auf die menschliche Natur einwirkt und sich in den „Triebchicksalen“ des Individuums niederschlägt, können diese beiden Bereiche vermittelt werden. Es geht dabei nicht nur um die Erfassung dessen, was das Individuum aus seinem Bewußtsein und seiner symbolischen Interaktion ausklammern muß, sondern um seine Einbettung in ein System von gesellschaftlich definierten Normen, Regeln und Institutionen, die von Beginn an in seinem psycho-physischen Organismus ihren Niederschlag finden, wie Freud besonders im Bereich der Sexualität aufgezeigt hat. Binswanger stellt dazu fest,

„... daß die ‚Sexualität‘, die bei Freud ja immer die Erotik mitumfaßt, hier im Vordergrund steht, stammt in erster Linie

² Die intensive Beschäftigung Freuds mit kulturellen und gesellschaftlichen Themen, von „Totem und Tabu“ (1912/13) bis hin zum „Mann Moses“ (1939) weist darauf hin, daß seine Individualtherapie und seine Psychologie von anfang an Sozialwissenschaft waren.

aus der Erfahrung bei den Neurosen, einer Erfahrung, der ich, je mehr Beobachtungen ich sammeln konnte, um so mehr mich anschließen mußte, und die in der ungeheuren ‚somatomorphen‘ Verschlungenheit und Vielseitigkeit und vor allem in der ‚Geschichtlichkeit‘ des Sexualtriebs und seiner Abkömmlinge ihren Grund hat ... Zu ihrer Geschichtlichkeit rechne ich nicht nur ihre so überaus komplizierte biologisch-psychologische Entwicklung, wie Freud sie erst unserem Verständnis erschlossen hat, sondern vor allem ihre Macht und Bedeutung im Aufbau der ja in erster Linie durch unser Verhältnis zu den Mitmenschen bestimmten *inneren Lebensgeschichte*“ (1947, S. 167).

In der Art wie die Gesellschaft in Gestalt der Eltern (hier als Synonym für die primären Bezugspersonen) die Bedürfnisse des Kindes befriedigt oder versagt, werden diese Bedürfnisstrukturen geformt, ausgebildet und inhaltlich bestimmt. Es geht um diesen Bildungsprozeß und seine Bedingungen, der sich vor allem im familiären Sozialisationsprozeß vollzieht. E. Fromm (1970) hat als erster auf die Bedeutung der Familie als „Sozialisationsagentur der Gesellschaft“ hingewiesen und damit die Bruchstelle aufgezeigt, wo die subjektiven Prozesse mit den objektiv-gesellschaftlichen ineinandergreifen. Allerdings hat sich auch bei Fromm die Verbindung von familiärer Sozialisation und der konkreten gesellschaftlichen Situation verflacht zu einer „Milieutheorie“, die sich von den triebbiologischen Grundlagen der Freud'schen Theorie ebenso absetzt wie von gesellschaftlichen Bedingungen.

Es geht um die Schaffung eines kategorialen Rahmens, der es ermöglicht, die vorwiegend im Bereich der familiären Sozialisation vollzogenen und gesellschaftlich bestimmten Interaktionsprozesse als Niederschlag in den Strukturen des konkreten Individuums auszuweisen. Eine Überschreitung der bisherigen Grenzen zwischen einer biologistisch ausgerichteten Psychologie und einer objektivistischen Sozialpsychologie wurde erst möglich durch die Einbeziehung der Symbole als Elemente der menschlichen Interaktion. „Erst von der Warte eines symbolischen Interaktionismus aus läßt sich das szientistische Selbstmißverständnis der Psychoanalyse auflösen – dann aber mit einem entscheidenden Gewinn für beide Teile ... Psychoanalyse fügt dem Verständnis von Symbol hartnäckig die Sicht auf ‚innere Natur‘ hinzu. Symbollehre erscheint der Psychoanalyse notwendig als Naturgeschichte“ (Lorenzer, 1971, S. 38).

Für die Psychotherapie ist vor allem die Verschränkung von Denken, Sprechen und Handeln wesentlich, die im Konzept der „Sprachspiele“ von L. Wittgenstein (1960) dargestellt wird. Über das gesellschaftlich reglementierte Zusammenspiel von polymorphem Leib und den symbolisch vermittelten Instanzen der primären Sozialisation entstehen die „Inschriften“ des Unbewußten. „Die Bildung des Unbewußten geht mit einer Semiotisierung von Leib und Körper: sie erfahren eine Bezeichnung (signification), wobei es zu einer Aufspaltung von Trieb und Triebrepräsentanz kommt, die der repräsentativen Struktur des sprachlichen Zeichens entspricht“ (Heim, 1986, S. 823). Damit wird die Einbeziehung der symbolischen Ebene vor allem im Rahmen der Sprachtheorie für die Psychotherapie relevant; sie ist, wie im ersten Teil dieser Arbeit bereits ausführlich dargestellt worden ist, „Sprachoperation in einem

sprachüberschreitenden Sinn“ (Lorenzer). Sie hat ihren Gegenstand nie im Bereich von beobachtbaren Tatsachen gesucht, sondern stets in erster Linie durch das Medium sprachlicher Äußerungen hindurch. Erst durch die Annahme einer Einheit von Sprechen, Denken, Handeln und den emotionalen Erfahrungen ist Psychotherapie als hermeneutisches Erkenntnisverfahren und praktisch-therapeutische Methode möglich.

Als Integrations- und Koordinationszentrum dieser Erlebnis- und Handlungsvollzüge im widersprüchlichen System des psychischen Apparats wird das Ich angenommen, ein Begriff, der selbst widersprüchlich und kontroversiell diskutiert wird.

3. Ich-Psychologie

Die Anfänge der ichpsychologischen Entwicklung lassen sich auf die frühen Schriften von Freud zurückführen, wo er bereits den Begriff des „Ich“ verwendet hat (1895b, 1900).³ Hatte er das Ich zuerst noch gleichgesetzt mit dem Bewußtsein, so hatte er diese *topische* Gliederung später aufgegeben zugunsten einer *strukturellen* Einteilung (Freud, 1923). Grund dafür war die Feststellung, daß es unbewußte Prozesse gibt, die dem Ich zugerechnet werden müssen, wie Abwehrvorgänge oder Selbstbestrafungstendenzen. Damit konnte die Gleichsetzung von „Ich“ und „bewußt“ nicht mehr aufrechterhalten werden.

Das Ich stellt von nun an ein geschlossenes System dar, das vor allem durch seine Funktion bestimmt wird, wie der Anpassung an die Außenwelt, um dem Es eine maximale Befriedigung seiner Triebansprüche zu gewährleisten und zwar mittels Wahrnehmung, Denk- und Gedächtnisleistungen, der Motorik usw.

Freud hat den Begriff des Ichs allerdings immer wieder modifiziert und zwar sowohl was seine Genese betrifft als auch hinsichtlich der energetischen Besetzung; so hat er einerseits dem Ich selbst ein Energie-reservoir zugeschrieben, von dem Besetzungen an die Objekte abgegeben und wieder zurückgenommen werden (wie im Bild des Protoplasmatierchens; Freud, 1914, S. 43) und andererseits geht – entsprechend dem strukturellen Gesichtspunkt – die Energie vom Es aus an die Objekte und das Ich muß sich dem Es als „Liebesobjekt“ anbieten, um im Rahmen des *sekundären Narzißmus*, sich dieser Objektlibido zu bemächtigen und Energie für seine Ziele zu gewinnen: „Es ist nicht nur der Helfer des Es, auch sein unterwürfiger Knecht, der um die Liebe des Herrn wirbt“ (op.cit., S. 286).

Es stellt sich nun die Frage, was noch von der Konzeption des Ichs als Sitz der Rationalität und als Repräsentant des Realitätsprinzips übrig bleibt, wenn es selbst aus der Dynamik des Narzißmus hervorgeht, d.h. wenn es nicht nur Objekt sondern auch Produkt des sekundären Narzißmus wird. Es weist damit, so J. Lacan (1978, S. 18), den Charakter eines Symptoms auf, das eher der Rationalisierung der Triebansprüche dient als der Realitätsprüfung.

³ Über die Verwendung des Ich-Begriffs in der Philosophie und Psychologie, an die Freud anschließt, vgl. H. Hartmann, 1956; Kris, 1951.

Besonders H. Hartmann, der als der eigentliche Begründer der Ich-Psychologie gilt, hat versucht, die unterschiedlichen Arbeiten Freuds über das Ich zu systematisieren und weiterzuentwickeln. Bereits in seiner Arbeit über „Ich-Psychologie und Anpassungsproblem“ (1939) hat er festgestellt, daß einige Ich-Funktionen nicht aus den Trieben bzw. vom Es abgeleitet sind, sondern sich autonom entwickeln. Er beruft sich dabei auf Freud, der in einer späteren Arbeit (1937, S. 86) festgestellt hat, „daß Es und Ich ursprünglich eins sind, und es bedeutet noch keine mystische Überschätzung der Erblichkeit, wenn wir für glaubwürdig halten, daß dem noch nicht existierenden Ich bereits festgelegt ist, welche Entwicklungsrichtungen, Tendenzen und Reaktionen es späterhin zum Vorschein bringen wird“.

Hartmann geht davon aus, daß es *angeborene Apparate* gibt, die der Bewältigung der Außenwelt dienen und den Ich-Funktionen zugrundeliegen, wie die Wahrnehmung, Motorik oder das Gedächtnis und das Sprechen, die sich zum Teil unabhängig vom Es oder vom Einfluß der Realität entwickeln und zwar aufgrund genetisch festgelegter Reifungsprozesse (ähnlich dem Sexualtrieb). Diese Apparate geraten im Laufe der Entwicklung schrittweise unter die Kontrolle des Ichs, beeinflussen aber andererseits auch das Ich und die Phasen seiner Entwicklung:

„Die Elemente des Ichs, die ihren Ursprung in einem hereditären Kern haben und deren Entwicklung natürlich nicht unabhängig von der Entwicklung anderer Elemente ist, die aber als eine unabhängige Variante in diese Entwicklung eintreten, können wir als autonome Faktoren in der Ich-Entwicklung bezeichnen (primäre Autonomie)“ (Hartmann, 1972, S. 170).

Diese Apparate der *primären Autonomie* entwickeln sich normalerweise in einer „konfliktfreien Sphäre“, da, nach Hartmann, nicht jede Auseinandersetzung mit der Umwelt, nicht jeder Lern- und Reifungsvorgang auf einen Konflikt zurückzuführen ist. Aber diese Ich-Anteile entstehen nicht nur unabhängig von seelischen Konflikten, sondern sie sind auch primär nach außen gerichtet, sie stehen im Dienste der Anpassung an die Realität. Sie können allerdings sekundär konflikktualisiert werden, wenn sie unter den Einfluß der Triebe geraten, was sich z.B. in Form von Hemmungen äußern kann (vgl. Freud, 1926).

Die Annahme angeborener Ich-Funktionen und einer konfliktfreien Ich-Sphäre bei der Entwicklung und Adaptation des Ichs hat auch eine Änderung der entwicklungspsychologischen Konzepte bewirkt, die über die psychosexuelle Phasenlehre hinausgeht und einen deutlichen Einfluß auf die psychoanalytischen Untersuchungen der frühkindlichen Entwicklung und der Mutter-Kind-Beziehung ausgeübt hat (vgl. dazu vor allem R. Spitz, M. S. Mahler, A. Freud). Hartmann war bestrebt eine allgemeine Psychologie im umfassenden Sinn zu begründen und damit auch eine Brücke zu schlagen zu den angrenzenden Wissenschaften wie der Pädagogik, der Soziologie, der Biologie usw. Gerade „für eine allgemeine Entwicklungspsychologie, wie viele von uns sie heute von der Analyse erwarten, ist die Einbeziehung auch dieser Gebiete eine notwendige Voraussetzung“ (Hartmann, 1960, S. 13).

Durch die ichpsychologischen Konzepte A. Freuds und H. Hartmanns wird auch die strikte Trennung des Rationalen (Ich) und des Irrationalen, Archaischen (Es) in den Vordergrund gestellt und verabsolutiert. Während Freud zwar ebenfalls von einer *desexualisierten* Energie spricht, die dem Ich zur Verfügung steht, so hat er doch am libidinösen und konfliktbezogenen Charakter des Ich festgehalten. Er hat die wesentliche Beziehung des Ichs zum Es, die Identifizierung, als libidinösen Vorgang beschrieben. Bei Hartmann kommt es zur Aufspaltung des strukturellen Zusammenhangs von Es und Ich in zwei voneinander unabhängige Theorien. Dabei wird die Ich-Psychologie für die breite wissenschaftlich akademische Auseinandersetzung geöffnet und „gesellschaftsfähig“ gemacht, während der Bereich des Es und der Triebe in die psychoanalytische Esoterik verwiesen wird: „Es ist oft gesagt worden, daß die Ich-Psychologie ein solches Feld breitester Begegnungen mit außeranalytischem Wissen darstellt – während die Psychologie des Es immer ein Reservat der Psychoanalyse gewesen und es auch geblieben ist“ (1960, S. 11).

Diese Aufspaltung gründet sich auf eine Äußerung Freuds (1933, S. 80), in der er feststellt: „Wenn wir uns populären Redewendungen anpassen, dürfen wir sagen, daß das Ich im Seelenleben Vernunft und Besonnenheit vertritt, das Es aber die ungezähmten Leidenschaften.“ Wie R. Heim dazu feststellt, liefert die Ich-Psychologie dieser „Popularisierung“ die theoretische Begründung und gelangt zu einer Dichotomisierung, „in der das Ich zum Hort von Rationalität inthronisiert wird, das Es dagegen zum ‚brodelnden Kessel‘ ... triebhafter Irrationalität dequalifiziert ist“ (1991, S. 568).

Dabei hat Freud bereits in der „Traumdeutung“ (1900) darauf hingewiesen, daß das Unbewußte – oder das Es der zweiten Topik – nicht strukturlos und chaotisch ist. Es besteht aus einem System von Objektvorstellungen (Triebrepräsentanzen) und Wunschregungen als psychische Niederschrift von Wahrnehmungen, die miteinander assoziativ verbunden sind (vgl. dazu Kapitel 7).

4. Selbst-Psychologie

Um den Widerspruch zwischen dem Ich als Instanz des psychischen Apparats einerseits und als Projektion von Körperempfindungen oder „Niederschlag von aufgegebenen Objektrepräsentationen“ andererseits aufzulösen und um zu vermeiden, daß dem Ich sowohl Subjekt- wie Objektcharakter zukommt, differenzierte Hartmann den Ich-Begriff in einen personen- oder erlebnisbezogenen Begriff, den er als „Selbst“ bezeichnet und in das „Ich“ in seiner ursprünglichen strukturellen Bedeutung, als Instanz, die durch ihre Funktionen bestimmt wird. Das Selbst bildet die Gesamtheit der leib-seelischen Persönlichkeit oder die Summe der „Selbstrepräsentanzen“, das Bild das durch die Identifizierungen in uns entsteht.

Der Begriff des „Selbst“ ist eng mit dem des „Narzißmus“ verknüpft – implizit seit Freuds „Einführung des Narzißmus“ (1914; „Ich“ und „Selbst“ wurden von ihm noch synonym verwendet) explizit seit Hartmanns Definition des Narzißmus als libidinöse Besetzung des Selbst:

„Tatsächlich scheinen aber bei der Anwendung des Begriffs Narzißmus oft zwei verschiedene Gegensatzpaare in eins verschmolzen zu sein. Das eine bezieht sich auf das Selbst (die eigene Person) im Gegensatz zum Objekt, die andere auf das Ich (als ein psychologisches System) im Gegensatz zu den anderen Teilstrukturen der Persönlichkeit. Das Gegenteil von Objektbesetzung ist jedoch nicht Ich-Besetzung, sondern Besetzung der eigenen Person, das heißt Selbstbesetzung ... Es trägt deshalb zur Klärung bei, wenn wir Narzißmus als Libido-besetzung nicht des Ichs, sondern des Selbst definieren. (Es mag außerdem nützlich sein, den Ausdruck Selbst-Repräsentanz, im Gegensatz zur Objektrepräsentanz, anzuwenden.)“ (Hartmann 1972, S. 132).

Diese Aufteilung ist noch immer umstritten und wird von vielen Analytikern abgelehnt.⁴ Während sich der Begriff der Selbstrepräsentanzen noch problemlos darstellt, gibt es bei der Konstruktion eines übergeordneten „Selbst“ als Struktur Schwierigkeiten, da diese nicht in dem Begriff der Repräsentanzen allein aufgehen kann. So haben vor allem J. Sandler und W. G. Joffe (1969) darauf hingewiesen, daß damit ein fundamentaler Unterschied zwischen dem erlebnishaften Bereich, den bewußten und unbewußten Selbst- und Objektrepräsentanzen einerseits und dem nicht-erlebnishaften Bereich der Ich-Funktionen wie überhaupt der strukturtheoretischen Begriffe („Apparat“, „Kräfte“, „Energien“ usw.) andererseits, vernachlässigt wird.

Während Hartmann noch auf dem Boden der Freud'schen Metapsychologie blieb und die Trieb-Konflikttheorie zwar eingeschränkt aber nie in Frage gestellt hat, wick Heinz Kohut mit seiner Selbst-Psychologie zunehmend von den Grundlagen der Triebtheorie und dem Konfliktmodell Freuds ab. Aufgrund seiner klinischen Untersuchungen zur narzißistischen Persönlichkeitsstörung kam er zu der Überzeugung, daß die Triebtheorie für die Probleme, die er auf den Begriff zu bringen versuchte, nicht ausreicht. Er entwickelte daher – vorerst „komplementär“ dazu – seine eigene Theorie des Selbst und versuchte damit dem „anonymen System von Funktionen“ (Levin) eine individuelle, narzißistische Struktur gegenüberzustellen.

Die Selbstpsychologie geht nicht nur auf die Ich-Psychologie P. Federns, H. Hartmanns, D. Rapaports und deren Nachfolger (Jacobson, Mahler u.a.) zurück sondern basiert auch auf den Konzepten der Objektbeziehungstheorie von M. Klein, D. W. Winnicott, M. Balint sowie der Bindungstheorie von J. Bowlby. Ursprünglich ein philosophischer Begriff, wo er im Sinne des bewußten, sich *selbst* reflektierenden Subjekts verwendet worden ist, wurde er von der Soziologie und Psychologie übernommen und gleichbedeutend mit Identität oder dem intentionalen Bewußtsein von sich selbst verwendet (vgl. dazu C. Ludwig-Körner, 1992). Das Selbst wird dabei in einem reflexiven Sinn verwendet, es ist gleichsam Objekt unserer Reflexion und unserer sinnlichen Erfahrung der eigenen Person, über uns *selbst*.

⁴ So kommt der Begriff „Selbst“ oder „Selbstpsychologie“ im „Vokabular der Psychoanalyse“ von Pontalis und Laplanche (1973) nicht vor. Auch im Handbuch der Psychoanalyse von Leopold-Löwenthal (1986) ist die Selbstpsychologie von Kohut nicht erwähnt.

Zu Beginn versuchte Kohut das Selbst im Anschluß an Hartmann noch innerhalb des psychischen Apparates einzuordnen. War es ursprünglich ein Inhalt des Ichs so beschrieb er das Selbst in seiner Arbeit, *The Analysis of the Self* (1971) als eine Struktur innerhalb der Psyche, die mit Triebenergie besetzt und von Dauer ist. Allerdings sind die Selbstrepräsentanzen bei ihm nicht nur im Ich lokalisiert, sondern auch im Es und Über-Ich, sowie in einer nicht näher definierten „einzigsten psychischen Instanz“ (1976, S. 15). Kohut beschreibt das Selbst zunehmend auf der phänomenologischen Ebene und löst es damit aus dem metapsychologischen Konzept heraus:

„Die Begriffe einerseits des Selbst, andererseits des Ichs, Über-Ichs und Es ebenso wie die von Persönlichkeit und Identität sind Abstraktionen, die verschiedenen Ebenen der Begriffsbildung angehören. Es, Ich und Über-Ich sind die Bausteine einer spezifischen, hohen, das heißt erfahrungsfernen Abstraktion in der Psychoanalyse: des psychischen Apparates ... Das Selbst tritt jedoch in der psychoanalytischen Situation hervor und entspricht in seiner Begriffsbildung einer verhältnismäßig niederen, das heißt verhältnismäßig erfahrungsnahen psychoanalytischen Abstraktion als ein Inhalt des psychischen Apparates“ (1976, S. 14f).

Kohut postuliert schließlich eine getrennte narzißistische Entwicklungslinie mit eigenen, spezifischen Entwicklungsphasen, die von der psychosexuellen Entwicklung und Ich-Entwicklung unabhängig ist bzw. ihr vorausgeht. Es geht dabei vor allem um die Ausbildung eines kohärenten Selbst, als Vorbedingung für ein funktionierendes Ich. Ähnlich wie S. Freud (1914) oder M. Mahler (1968) setzt er als früheste Phase der narzißistischen Entwicklungslinie den *Autoerotismus* an, in der strenggenommen noch kein Selbst existiert, sondern nur Vorläufer eines solchen, oder ein „virtuelles“ Selbst. Die Repräsentanzen, die das Kleinkind allmählich von sich und der Welt entwickelt, sind unzusammenhängende, inselartige isolierte Fragmente, die erst im Verlauf der Entwicklung zu Ganzheiten integriert werden.

M. N. Eagle zeigte auf, daß Kohut trotz seiner Behauptung, daß er bei seinen Annahmen allein oder vorwiegend auf seine empathischen Introspektionen vertraue, häufig kausale Formulierungen und metapsychologische Begriffe verwende sowie spekulative Aussagen macht. Er versucht damit aufzuzeigen, „wie schwierig es ist, sich auf strikt klinische, phänomenologische, erlebnisnahe und empathisch gewonnene Erklärungen zu beschränken“ und daß man damit nur „hybride Konzepte“ produziert (Eagle, 1984, S. 193).

Diesen theoretischen Unklarheiten stehen jedoch eine Reihe von klinischen Beobachtungen und Erweiterungen gegenüber, die vor allem die Beziehung von Selbst und Selbstobjekten sowie das Selbsterleben betreffen und ein neues Verständnis für die narzißistischen Störungen schufen. „Kohuts Fallgeschichten und Vignetten imponierten durch seine feinsinnige und äußerst differenzierte Betrachtung verschiedener Aspekte des Selbsterlebens und Selbstwertgefühls. Seine klinischen Beispiele weckten viel Sympathie für das unempathisch behandelte Kind, dessen Bedürfnisse nach einfühlsamer Bemutterung, nach Bewundertwerdenwollen und Idealisierenkönnen in vielen Fällen grob mißachtet werden.

Das Nachdenken über das, was Kinder wirklich für ihren seelischen Wachstumsprozeß von ihren Eltern benötigen, erfuhren eine kräftige Stimulierung“ (Mertens, 1990/91, Bd. 1, S. 104f).

H. Stein stellt dieses Selbst Kohuts als erlebnisorientierte, nicht rationale Instanz dem rationalen, erkennenden Ich gegenüber. Solcherart ist das Selbst mehr vom Lustprinzip beherrscht, jedenfalls als „unmodifiziertes Selbst“, d.h. als eines das nicht der Kontrolle des Ichs unterworfen ist: „gemeint ist das narzißtische, durch grandiose kindliche Phantasien gekennzeichnete Selbst, eines jener neuen Systeme der Vollkommenheit“ (Kohut), die das Kind, auftauchend aus der Welt des primären Narzißmus (in welcher es sich noch nicht von der Mutter und der Umwelt differenziert) aufbaut ... Ein so vorgestelltes Selbst steht verständlicherweise dem Es näher und kann als Hort des Widerstands angesehen werden“ (Stein, 1974, S. 993). Damit wird dem Ich eine kritische Position gegenübergestellt, „die den Begriff des Selbst ebenso erforderlich macht, wie sie ihm eine Problematik auflädt, von der die gegebene Definition des Ichs dieses befreit“ (op.cit., S. 995). Jedenfalls verhindert eine einseitige Fixierung auf ein „der Herrschaftsideologie verdächtige, kulturhistorisch bedenkliche ‚Dominanz‘ des (westlichen) Ichs“ die Offenheit gegenüber eigenen organismischen Prozessen sowie gegenüber sozialen Strukturen (op.cit., S. 995).

Auch J.-B. Pontalis (1965) stellt das Ich als Bezugspunkt und Ort der Rationalität in Frage, da es selbst ein Objekt, ja sogar ein trügerisches Objekt darstellt:

„Nur jenseits des verschworenen Gegensatzes von Lust- und Realitätsprinzip hat die menschliche Begierde Aussicht auf Erfüllung. Als *gegebene* hindert die Realität das Hervorkommen der Wahrheit, als Objekt hemmt das Ich die schöpferische Kraft des Subjekts, beide blockieren die Bewegung, sind Ort des ‚Widerstandes‘ selbst. Gerade jene Psychoanalyse leistet *Widerstand*, welche die genannten Momente in Einklang bringen will“ (Pontalis, 1968, S. 29).

B. Grunberger hat meines Erachtens einen wesentlichen Beitrag geleistet zur theoretischen Vermittlung von „Selbst“ und „Ich“, von Triebtheorie und Narzißmus. In seinen Arbeiten (1962, 1988) postuliert er eine autonome narzißtische Instanz, das Selbst („le Soi“), die er in einer engen Verbindung zum Ich sieht. Dieses Selbst existiert zum Unterschied vom Ich von Geburt an, bzw. bereits im intrauterinen Stadium. Dies deckt sich mit der Feststellung Freuds (1938, S. 72), daß das Ich anfänglich die gesamte Libido speichert („absoluter primärer Narzißmus“), was bedeutet, daß die Libido ursprünglich insgesamt narzißtisch ist. Dieses Selbst ist bei Grunberger (1988, S. 125f) wie ein Trieb strukturiert und stellt ebenfalls eine biologische Kraft dar, die mit dem Triebleben verschiedene Verbindungen und Überschneidungen eingeht, aber auch im Widerspruch zu den Trieben stehen kann. Die narzißtische Libido hat eine andere affektive Färbung als die Trieb lust; er spricht von narzißtischer Erhabenheit und dem Glücksgefühl einer unbegrenzten erweiterten Existenz (op.cit., S. 127). In der Regel können sich beide, narzißtisches Glücksgefühl und Trieb lust, mischen: so führt eine Erhöhung des Narzißmus auch zu einer Erhöhung der Objektlibido und umgekehrt – etwa im Falle der Ver-

liebtheit (im Gegensatz zum Konzept Freuds von den kommunizierenden Gefäßen). Andererseits kommt es bei einer narzißtischen Kränkung meist auch zu einer Regression der Triebbedürfnisse; etwa zum Daumenlutschen bei Kindern. Nach Grunberger sind die narzißtischen Bedürfnisse den Triebbedürfnissen übergeordnet, was etwa bei engagierten Wissenschaftlern oder Künstlern beobachtet werden kann, die ganz in ihrer Arbeit aufgehen, oder dann, wenn es darauf ankommt, um jeden Preis „das Gesicht zu wahren“. In der ödipalen Situation geht es nicht nur darum, den gegengeschlechtlichen Elternteil für sich zu gewinnen, sondern den gleichgeschlechtlichen zu übertrumpfen und vom Thron zu stürzen, um ihn selbst zu besteigen. Der Sohn, der sich schließlich mit dem Vater identifiziert, tut dies nicht mit der realen Person, sondern mit dem „König“ (als Repräsentant narzißtischer Allmacht).

Insgesamt muß jedoch festgestellt werden, daß sowohl der Narzißmus-Begriff wie auch das Selbst-Konzept noch unzureichend geklärt sind. Allerdings stellt sich heute, aufgrund der Fülle neuerer klinischer Daten und Konzepte, nicht mehr die Frage, ob neben den Instanzen des psychischen Apparats, dem Es, Ich und Über-Ich noch ein Selbst als Erklärungsstruktur benötigt wird, sondern es kann nur um eine theoretische Bestimmung, um eine klare inhaltliche und topische Abgrenzung gehen, wie etwa der zwischen Narzißmus als motivierender Kraft und dem Selbst als innere Repräsentanz. Dies ist, wie noch dargestellt wird, nur durch das Aufbrechen der biologisch-mechanistischen Begriffe Freuds möglich, sowie deren Darstellung als geschichtlich bestimmte und sprachlich-symbolisch strukturierte Konzepte.

5. Die Theorie des Selbst in der klientenzentrierten Psychotherapie

Das Selbst-Konzept der *Humanistischen Psychologie* und insbesondere der *klientenzentrierten Psychotherapie* umfaßt ähnlich wie bei Kohut die Wahrnehmung der eigenen Person und seine Beziehung zu den nächsten Bezugspersonen und ist Sitz des freien Willens. Es ist erlebnisbezogen, d.h. in der Erlebniswelt des Subjekts verankert und nur über empathisches Verstehen für andere zugänglich. Rogers weist zwar jene Schritte auf, in denen durch die Bewertungen der Umwelt („conditions of worth“), das Selbstkonzept des Einzelnen errichtet und aufrechterhalten wird, er sieht aber in einer, von der Entwicklung abgekoppelten, biologischen Tendenz das „wahre Selbst“, das es zu entfalten gilt.

In der Persönlichkeitstheorie von C. R. Rogers sind sowohl unterschiedliche psychologische als auch philosophische Grundannahmen über den Menschen eng miteinander verflochten, wobei er sich selbst nie einer bestimmten Richtung oder Schule zugehörig fühlte und auch keine systematische Theorie entwickelte. Er hat seine theoretischen Annahmen meist als Verallgemeinerungen und Abstraktionen in die Schilderungen der Therapiemethoden eingeflochten. Rogers versuchte die klientenzentrierte Psychotherapie vor allem auf seinen persönlichen Erfahrungen in der Arbeit mit Klienten

sowie auf empirischen Untersuchungen über die Wirksamkeit von therapeutischen Variablen zu begründen. Seine Ansichten haben sich auch im Laufe der Zeit geändert ebenso wie die Bezeichnung seiner Therapiemethode.⁵ Es ist daher nicht leicht aus seinen episodischen, persönlich gefärbten und zum Teil widersprüchlichen theoretischen Aussagen ein schlüssiges Konzept abzuleiten.

Entscheidenden Einfluß für sein Denken hatten vor allem die Vertreter der amerikanischen Neo-Psychoanalyse wie K. Horney, H. S. Sullivan, E. Fromm sowie vor allem der (abtrünnige) Freud-Schüler O. Rank. Wesentliche Annahmen der Persönlichkeitstheorie von Rogers bauen auf den Konzepten der Psychoanalyse auf, auch wenn er ihre Begriffe meist vereinfachend uminterpretiert. So lehnt O. Rank vor allem den biologischen Determinismus Freuds ab, sowie das damit verbundene pessimistische Menschenbild. Er betonte demgegenüber die Bedeutung des menschlichen Willen als integrierende Kraft einer ganzheitlichen Persönlichkeit. So behauptet Rank (1929, 1945), entgegen der Auffassung Freuds, daß nicht so sehr das Aufarbeiten der Vergangenheit oder das Bewußtmachen unbewußter Konflikte therapeutisch wirksam sind, da sie den Klienten in Abhängigkeit und Passivität halten, sondern vor allem die gegenwartsbezogene Beziehung zwischen Therapeut und Klient, in der „der Neurotiker überhaupt *wollen* lernt, d.h. wollen kann, ohne Schuldgefühle wegen des Wollens zu empfinden“ (Rank, 1929, S. 19). Freud war allerdings der Auffassung, daß die daraus resultierende verkürzte Therapie „dazu bestimmt war, das Tempo der analytischen Therapie der Hast des amerikanischen Lebens anzugleichen“ (Jacoby, 1978, S. 143). Von H. S. Sullivan hat Rogers Annahmen über die „Theorie der interpersonellen Beziehung“ (1947), die unter dem Einfluß von G. H. Mead entstanden war, sowie den Begriff der „Empathie“, des einführenden Verstehens übernommen, die er als eine der wesentlichsten therapeutischen Variablen betrachtet.

Wichtig für die Entwicklung seiner Persönlichkeitstheorie war auch seine Auseinandersetzung mit der Philosophie, vor allem der Existenzphilosophie von S. Kirkegaard und M. Heidegger sowie der Phänomenologie E. Husserls. Der Mensch ist nach Heidegger zwar

in diese Welt „geworfen“ und konfrontiert mit der Begrenztheit seines Daseins und der Unsicherheit, aber gerade durch die Angst ist er gezwungen sich zu entscheiden und zu wählen und gerade in der dem Nichts ausgesetzten Grundbefindlichkeit der Angst erschließt sich dieses Dasein wesentlich. Eine Darstellung, die gerade durch den zeitgeschichtlichen Hintergrund, den Wirren der Nachkriegszeit, ihre Bestätigung fand. Der Mensch hat die Möglichkeit und die Aufgabe aus seiner Verstrickung, als ein anonymes „Man“ durch aktives Handeln, durch „Entscheidung“ und „Wahl“ herauszufinden und er selbst, sein „eigentliches Selbst“ zu werden: „Zunächst ‚bin‘ nicht ‚ich‘ im Sinne des eigenen Selbst, sondern die Anderen in der Weise des ‚Man‘“ (Heidegger, 1927, S. 129). Es geht vor allem um die *Möglichkeit* menschlicher Existenz, die sein Wesen, seine innere Existenz ausmachen. Für Heidegger ist daher nicht die Wirklichkeit, sondern die Möglichkeit das oberste Modalprinzip des Seins (op.cit., S. 144). Von daher erklärt sich auch, daß in der humanistischen Psychologie, die Entfaltung der Möglichkeiten, die im Menschen angelegt sind, ein wesentliches Moment darstellt.

Ein weiterer Einfluß auf das Denken Rogers kam vom holistischen Konzept der organismischen Selbstverwirklichung von K. Goldstein (1947), demzufolge Geist und Organismus als Einheit zu sehen und in einem Spannungszustand aufeinander bezogen sind. Ebenso wie Heidegger und J. P. Sartre vertritt Goldstein die Auffassung, daß „Wahl“ und „Entscheidung“ nicht nur eine Möglichkeit der menschlichen Existenz darstellen, sondern daß der Mensch aufgrund seiner Eingebundenheit in die Welt sowie aufgrund der Tendenz seines Organismus zur Selbstverwirklichung vor die Notwendigkeit gestellt ist, immer wieder neu zu wählen und zu entscheiden. Wie bei Rogers spielt hier die *Selbstverwirklichungstendenz des Organismus* als Hauptmotiv des menschlichen Lebens eine zentrale Rolle, wobei es darum geht, die dem Menschen innewohnenden Möglichkeiten zur Entfaltung zu bringen. Es handelt sich dabei, im Gegensatz zur Triebtheorie Freuds, um einen einheitlichen und ganzheitlichen Prozeß, dessen Richtung (von der Ungeordnetheit zur Geordnetheit, hin zur guten Gestalt) festgelegt ist.

Auch die wahrnehmungspsychologische Persönlichkeitstheorie von D. Snygg und A. W. Combs (1949), derzufolge vor allem die Wahrnehmung für das Handeln und Erleben von Bedeutung ist, haben die Annahmen Rogers geprägt; das Selbst ist „deutlich eine Gestalt, eine Konfiguration, in der die Veränderung eines unbedeutenden Aspekts zum völligen Wandel des gesamten Musters führen konnte“ und er schlug vor, „das Selbstkonzept als Gestalt zu definieren, die der Gewährwerdung zugänglich ist“ (Rogers, 1987, S. 27f). Die Wahrnehmungsinhalte des persönlichen phänomenalen Felds, die sich auf das Selbst beziehen, nennt Rogers das „Selbstkonzept“. Vor allem die Beobachtung, daß Verhaltensänderungen im Zusammenhang mit einer Änderung der Wahrnehmung des Selbst auftraten, führten dazu, daß Rogers die Selbstwahrnehmung bzw. das Selbst in das Zentrum seiner Persönlichkeitstheorie stellte.

⁵ Der Beginn der Psychotherapie Rogers wird mit seinem Vortrag „New concepts in psychotherapy“ (1940) angesetzt, den er an der Ohio State University gehalten hat. In dieser ersten *nondirektiven Phase*, in der Beratung und Psychotherapie von ihm noch nicht klar getrennt wurden (vgl. Rogers, „Counseling and psychotherapy“, 1942), ging es vor allem um die Reflexion und Verbalisierung der Erlebnisse und Gefühle des Klienten unter Vermeidung direkter Techniken, wie Deutungen oder Konfrontationen. In der zweiten, *klientenzentrierten Phase*, die ab 1951 (Rogers, „Client-centered therapy“) angesetzt wird, verlagerte sich der Schwerpunkt auf das Verständnis der inneren Erfahrungswelt des Klienten, durch empathisches Einfühlen. In den sechziger Jahren zog sich Rogers von der universitären Laufbahn zurück und wurde Mitbegründer des „Center for Studies of the Person“ in La Jolla, Kalifornien. In dieser Zeit entwickelte er den *personenzentrierten Ansatz*, in dem es um die Beziehung geht, wobei sich der Therapeut selbst als Person in den Prozeß einbringt.

„Verhalten wird nicht durch biologische oder kulturelle Faktoren direkt beeinflusst oder determiniert, sondern in erster Linie durch die *Wahrnehmung* dieser Faktoren. Das bestimmende Moment bei der Determinierung von Verhalten ist das Wahrnehmungsfeld des Individuums“ (Rogers, 1947, S. 362).

Erst später übernimmt er einen eher konstruktivistischen Standpunkt, demzufolge die wahrgenommene Realität eine Konstruktion des Individuums darstellt, aufgrund seiner Erfahrungen und seiner Bedürfnisse. Ähnlich wie das „Ich“ bei Freud entwickelt sich auch das „Selbst“ bei Rogers aus dem Organismus im Zuge der Auseinandersetzung mit der Umwelt und hat die Aufgabe der Vermittlung von individuellen Bedürfnissen und den Forderungen der Umwelt:

„In Übereinstimmung mit der Tendenz zur Differenzierung, die ein Teil der *Aktualisierungstendenz* ist, wird ein Teil der *Erfahrungen* des Individuums in einem *Gewahrsein* des Seins und des Handelns *symbolisiert*. Diese Art von *Gewahrsein* wird als *Selbsterfahrung* bezeichnet. Dieses *Gewahrsein* des Seins und des Handelns entwickelt sich durch Interaktion mit der Umwelt – und hier besonders durch zwischenmenschliche Erfahrungen – zum *Selbstkonzept*, einem Wahrnehmungsobjekt im eigenen *Erfahrungsfeld* (Rogers, 1959, S. 49).

Dieser Prozeß der Selbst-Werdung, der Entwicklung der Selbststruktur aus den Erfahrungen beginnt bereits im Kleinkindalter, indem ein Teil des Wahrnehmungsfeldes sich nach und nach zum Selbst entwickelt.

„Wenn das Kleinkind die Interaktion mit seiner Umgebung aufnimmt, fängt es an, Konzepte über sich selbst, über seine Umgebung und über sich selbst in Beziehung zur Umgebung zu bilden. Zwar sind diese Konzepte nicht-verbal und dem Bewußtsein vielleicht nicht gegenwärtig, aber das hindert sie nicht daran, als leitende Prinzipien zu funktionieren...“ (op.cit., S. 430).

Gleichzeitig erlebt das Kind auch manche Eindrücke als angenehm und lustvoll und andere als unangenehm; es *bewertet* diese Erlebnisse aufgrund seiner *organismischen Erfahrungen*. Daneben bilden die primären Bezugspersonen und deren Verhalten einen wesentlichen Teil des Wahrnehmungsfeldes des Kindes. Soziale Erfahrungen und Bewertungen seines eigenen Verhaltens durch die Umgebung, werden damit ebenfalls ein Teil des „phänomenalen Feldes“ und gehen in die Selbststruktur mit ein. Dabei kommt es in der Regel zu diskrepanten Erfahrungen zwischen dem eigenen organismischen Erleben und den Reaktionen der Mitmenschen, wie etwa bei aggressiven Äußerungen. Analog zur Theorie psychischer Konflikte in der Psychoanalyse kommt es zu einer „Bedrohung für die wachsende Struktur des Selbst“ (Rogers) und es müssen die vom Organismus des Kindes selbst als positiv bewerteten Erfahrungen abgewehrt werden, um die Angst vor Liebesverlust und Trennung zu vermeiden. Außerdem wird die Bewertung der Bezugspersonen als die eigene übernommen, *introjiziert*, d.h. es kommt zu einer Verzerrung der Wahrnehmung und der Symbolisierung; anstatt sich klar zu machen, daß die Eltern ein für das Kind befriedigendes Verhalten als „böse“ und „unständig“ beurteilen und mit negativen Reaktionen beantworten, erlebt sich das Kind selbst als „böse“, wenn es sich entsprechend verhält; es sieht sich selbst so, wie es von anderen gesehen wird.

„Auf diese Weise werden die Werte, die das Kleinkind der Erfahrung beilegt, von seinem eigenen, organismischen Funktionen geschieden, und die Erfahrung wird in den Begriffen der Einstellung gewertet, die seine Eltern oder andere Personen, die mit ihm Umgang haben, vertreten. Diese Werte werden ebenso ‚real‘ akzeptiert wie die Werte, die mit der direkten Erfahrung verbunden sind. Das Selbst, das auf der Grundlage einer Verzerrung der Körper- und Sinnes-Nachweise zur Anpassung an die bereits vorhandene Struktur geformt wird, erlangt eine Organisation und Integration, die das Individuum zu bewahren sucht“ (op.cit., S. 432).

Der Niederschlag von Interaktionserfahrungen im Selbst vollzieht sich, wie Rogers schreibt, teilweise außerhalb der Sprach- und Bewußtseinsfähigkeit des Kindes und diese Introjekte sind demnach „als leitende Prinzipien“ verhaltensbestimmend. Da Rogers mehrfach betont, daß nur dasjenige zur Selbststruktur gehört, was bewußt oder zumindest bewußtseinsfähig und damit symbolisiert ist, stellt sich die Frage wieweit diese introjizierten Werte und Konzepte bereits Teil des Selbst oder bereits im Organismus, bzw. im Unbewußten abgespeichert sind, wie dies bereits von Freud angenommen worden ist und von dort „als leitende Prinzipien funktionieren“. Bei psychischen Fehlanpassungen, kommt es dazu, daß „der Organismus vor dem Bewußtsein wichtige Körper- und Sinneserfahrungen leugnet, die demzufolge nicht symbolisiert und in die Gestalt der Selbststruktur organisiert werden“ (Rogers, 1972, S. 440). Verhalten kann nach Rogers grundsätzlich durch organische Bedürfnisse und Erfahrungen verursacht werden und im Widerspruch zur Struktur des Selbst stehen. Dieses Verhalten ist dem Individuum nicht „zu eigen“, es wird als fremdbestimmt erlebt (op.cit., S. 493).

„Der organisierte Charakter des Verhaltens erwächst aus der Tatsache, daß der Organismus auf einer physiologischen Ebene komplexes Verhalten initiieren und durchführen kann, um seine Bedürfnisse zu befriedigen“ (Rogers, 1972, S. 439).

Auch wenn Rogers immer wieder die Bedeutung des freien Willens und die Einsicht betont, gibt es also Hinweise, daß er andererseits, ähnlich wie die Psychoanalyse, neben dem Bewußtsein oder der bewußten Erfahrung auch den unbewußt ablaufenden Prozessen eine wesentliche Bedeutung im gesamten psychischen Geschehen beimißt. So beschreibt er das Bewußtsein als einen schmalen Gipfel, der „auf einer unerhört breiten Pyramide von unbewußten organismischen Funktionen“ ruht oder anhand des Bildes eines Springbrunnens, wo nur die „oberste Spitze des Wasserstrahls ... zeitweilig vom flackernden Licht des Bewußtseins erhellt, aber der Strom des Lebens fließt auch in der Dunkelheit weiter...“ (Rogers, 1978, S. 273). Im Falle einer Übereinstimmung von Selbst und organismischer Erfahrung spürt der Klient, „daß er sein wirkliches Selbst, sein organisches Selbst ist“ (Rogers, 1972, S. 457) und daß idealerweise das Bewußtsein, „eine Reflexion des inneren Fließens des Organismus“ darstellt (1978, S. 273).

Trotz der zentralen Bedeutung für sein Persönlichkeitskonzept, fehlt eine Konzeptualisierung des „Organismus“, der von ihm nur sehr vage beschrieben wird; es ist der Ort allen Erlebens, der „innere Kern der menschlichen Persönlichkeit“ und er besitzt ein „inhärentes

Motivationsystem und ein Regulationssystem (den organismischen Bewertungsprozeß)" (Rogers, 1959, S. 48). Wesentliches Moment ist für Rogers eine Tendenz, die den Organismus mit all seinen Möglichkeiten zur Entfaltung bringen soll, die *Aktualisierungstendenz*.

„Wir sprechen von der Tendenz des Organismus, sich in Richtung auf Reife – so wie Reife für jede Spezies definiert ist – zu bewegen ... Der Organismus aktualisiert sich in der Richtung von größerer Differenz von Organen und von Funktionen ... Er bewegt sich in Richtung auf größere Unabhängigkeit und Selbstverantwortlichkeit. Seine Bewegung geht ... in die Richtung einer wachsenden Selbstbeherrschung, Selbstregulierung und Autonomie und weg von abhängiger Kontrolle oder Kontrolle von äußeren Kräften" (op.cit., S. 422).

Rogers setzt sich damit selbst dem Vorwurf des Biologismus aus, wenn er eine genetisch festgelegte organismische Tendenz zur Selbstentfaltung ansetzt, die unabhängig ist von lebensgeschichtlichen Erfahrungen. „Trotz des scheinbar auf Dynamik und Immaterialität hinweisenden Begriffs versteht Rogers die organismische Erfahrung bzw. das Erleben als eine statische, dinghafte psychische Gegebenheit, eine isolierte Struktur, die keine Wechselbeziehung zur Umwelt aufweist" (Kreuter-Szabo, 1988, S. 112). Der Mensch wird damit im wesentlichen als ein biologisch determinierter Organismus betrachtet und als ahistorisch und asozial begriffen. Aufgrund seiner Festlegung auf eine biologisch determinierte Entwicklungstendenz und seines Bemühens, sich von der Psychoanalyse abzugrenzen, kann er seine eigenen Annahmen eines Unbewußten, in dem bereits von früh an Interaktionserfahrungen abgelegt und gespeichert sind und dort verhaltenswirksam sind, nicht ernst nehmen. Der „Strom des Lebens" der „im Dunkeln fließt" bleibt ausgeblendet und damit auch die Möglichkeit, die jeweiligen Bedürfnisse des Individuums aus der Vermittlung von organismischen Tendenzen und den konkreten lebensgeschichtlichen Erfahrungen abzuleiten und zu erklären.

6. Objektbeziehungstheorien

Wie die meisten Konzepte der psychoanalytischen Theorie haben auch die Begriffe „Objekt" und „Objektbeziehung" einen mehrfachen Bedeutungswandel durchgemacht, sodaß darauf zu achten ist, in welchem Kontext sie verwendet werden. Diese Begriffe haben auch immer wieder Anlaß zu Kritik und zu Mißverständnissen geführt, da sie oft in ihrer diskriminierenden Bedeutung, im Sinne von „verdinglicht" oder „verobjektiviert", verstanden werden. Demgegenüber sollen Personen, auf die sich Bedürfnisse und Triebe richten, nach diesen Konzepten nicht ihrer Subjektivität beraubt werden. Beim Begriff „Objektbeziehung" handelt es sich in der Regel um Resultate komplexer wechselseitiger Interaktionsprozesse, um phantasierte Beziehungen mit den dazugehörigen Affektdispositionen und nicht um reale Interaktionen. Nach O. Kernberg handelt es sich dabei um internalisierte Beziehungsmuster, die wesentlich sind für den Aufbau psychischer Strukturen, insbesondere der Triebchicksale sowie der Selbst- und Objektrepräsentanzen. Er spricht

sogar davon, „daß die Psychoanalyse als allgemeine Theorie eine Objektbeziehungstheorie" ist (1988, S. 54).

Obwohl es unter den Objektbeziehungstheoretikern verschiedene Ansätze und Konzepte gibt, so geht es doch generell darum, die Bedeutung der frühen Interaktionserfahrungen und der dabei ins Spiel kommenden vitalen Bedürfnisse und Affekte des Kindes für die Entwicklung der „inneren Repräsentanzen" und damit der Interpretations- und Handlungsschemata darzustellen. Vor allem im Rahmen der Mutter-Kind-Dyade und deren Auflösung kommt es zu intensiven, vielschichtigen Interaktionsprozessen, in dessen Verlauf Strukturen und Erinnerungsspuren der Triebobjekte wie auch des eigenen Selbst gebildet werden.

„Aus den stetig sich vermehrenden Erinnerungsspuren lustvoller und unlustvoller triebhafter, emotionaler, ideationaler und funktioneller Erlebnisse und aus den Wahrnehmungen, mit denen sie assoziativ verknüpft werden, erwachsen Imagines der Liebesobjekte wie auch des körperlichen und seelischen Selbst. Anfänglich vage und veränderlich, erweitern sie sich allmählich und entwickeln sich zu konsistenten und mehr oder weniger realistischen intrapsychischen Repräsentanzen der Welt der Objekte und des Selbst" (Jacobson, 1973, S. 30).

Beide Begriffe, sowohl der des Objekts, wie auch der Objektbeziehung, tauchten bereits bei Freud auf, der 1905 in den „Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie" bei der Darstellung des Triebbegriffs zwischen der *Quelle*, dem *Ziel* und dem *Objekt* des Triebes unterscheidet, wobei er in der Folge das Triebobjekt als „das variabelste am Trieb" bezeichnete (1915, S. 215), da es nicht ursprünglich mit dem Trieb verknüpft ist, sondern nur durch seine Eignung als Mittel zur Triebbefriedigung und es kann sich daher mit den Entwicklungsphasen verändern. So sind in den frühesten Entwicklungsstadien Teile des eigenen Körpers (Autoerotismus) oder des Ichs bzw. Selbst (Narzißmus) Objekt libidinöser Strebungen und erst später werden andere Personen als Objekte besetzt.

Freud beschreibt das Individuum zwar „von innen", aber nie ohne Bezug zur Umwelt: „Die Individualpsychologie ist zwar auf den einzelnen Menschen eingestellt, ... allein sie kommt dabei nur selten, unter bestimmten Ausnahmbedingungen, in die Lage, von den Beziehungen dieses Einzelnen zu anderen Individuen abzusehen. Im Seelenleben des Einzelnen kommt ganz regelmäßig der andere als Vorbild, als Objekt, als Helfer und als Gegner in Betracht, und die Individualpsychologie ist daher von Anfang an auch gleichzeitig Sozialpsychologie in diesem erweiterten, aber durchaus berechtigten Sinne" (Freud, 1921, S. 73). Trotz dieser sozialpsychologischen Perspektive sah Freud die Objektbeziehungen nur einseitig, in einer Richtung, als „Besetzung eines Objekts" und nicht als Produkt wechselseitiger Interaktionsprozesse. Allerdings war das Denken in diesen Kategorien damals noch nicht entwickelt und die Sozialpsychologie selbst noch in den Kinderschuhen. Bei Freud hatte der Begriff „Objektbeziehung" auch noch keinen Stellenwert in seiner theoretischen Konzeption. Erst in den 30er Jahren hat er eine zunehmende Bedeutung gewonnen, und zwar vor

allem durch Entwicklungen außerhalb der Psychoanalyse (Laplanche und Pontalis, 1973, S. 340f).

K. Abraham (1924) hat als erster darauf hingewiesen, daß bereits auf der oralen Stufe erste Erscheinungen der Ambivalenz gegenüber dem Objekt auftreten, d.h. neben den libidinösen auch oralsadistische Strebungen. Auch Freud hat dann später in seiner Arbeit „Über die weibliche Sexualität“ darauf hingewiesen: „In den ersten Phasen des Liebesleben ist offenbar die Ambivalenz das Regelrechte“ (1931, S. 528). Er begründet dies damit, daß die kindlichen Bedürfnisse maßlos und ziellos sind und es daher immer zu Enttäuschungen und feindseligen Einstellungen der Mutter gegenüber kommen muß. Das Bedürfnis bleibt daher immer eingebettet in die Dialektik von Erfüllung und Enttäuschung, von Macht und Ohnmacht, von Liebe und Haß, von Subjekt und Objekt. Hier spielt auch die (inzwischen bekannte) Tatsache eine Rolle, daß der Mensch, gemessen am Entwicklungsstand von Säugetieren, als „Frühgeburt“ zur Welt kommt und daher in besonderer Weise von der Fürsorge und dem Schutz der Umwelt abhängig ist und ein tiefes, nicht stillbares Bedürfnis nach einer intensiven Bindung an ein „Objekt“ mitbringt. Dies beinhaltet auch die Notwendigkeit der Identifikation mit bzw. der Introjektion von Objekten als Bewältigung einer bedrohlichen und leidvollen Umwelt. Dies bedeutet aber gleichzeitig auch die Möglichkeit des Aufbaus innerer Repräsentanzen und damit der Ich-Entwicklung.

M. Klein, die sich – angeregt durch ihren Analytiker S. Ferenczi – bereits sehr früh mit Kindertherapien beschäftigt hatte, betonte die Bedeutung der Objektbeziehung für die Entwicklung des Menschen und kam zu der Auffassung, daß die Suche nach Objekten von Beginn an das Leben des Kleinkindes, insbesondere dessen Ich-Entwicklung bestimmt. In Anlehnung an Abraham hob sie die Ambivalenz hervor, die dabei wirksam ist: Die Manifestation der Triebe ist immer vom Wechselspiel der beiden entgegengesetzten Tendenzen, von Liebe und Haß bestimmt. Wegen der begrenzten Wahrnehmungsfähigkeit und der fehlenden Ich-Funktionen kann das Kleinkind die Mutter vorerst nur als Teilobjekte, vor allem als nährende oder verweigernde Brust erleben. Auch die destruktiven Impulse werden in dieser Phase auf die Mutterbrust projiziert, die es als böse und verfolgend wahrnimmt. In dieser, von M. Klein (1946, 1952) als *paranoid-schizoid* bezeichneten Phase, stehen daher Verfolgungsängste im Vordergrund, die durch den Mechanismus der Spaltung abgewehrt werden, um die „gute“ Mutterbrust vor der „bösen“ zu schützen.

In der zweiten, *depressiven Phase* wird die Mutter zunehmend als ganze Person wahrgenommen, im Sinne eines Gesamtobjekts, bzw. auch als Mutter- und Vaterimago, das aus Projektion und Introjektion verschmolzene Bild der Eltern. Das Ich des Kindes, das nun das gute Mutterobjekt introjiziert hat, fühlt sich allerdings nicht in der Lage, dieses gegen die eigenen zerstörerischen Impulse zu schützen und hat nun Angst es zu verlieren (Klein, 1940). Wegen dieser destruktiven Impulse entwickelt es Schuldgefühle, was zu Wiedergutmachungstendenzen führt. M. Klein sieht in den

Neurosen und Psychosen Versuche des Ichs, diese frühen Ängste und Schuldgefühle zu überwinden, die aus der Unfähigkeit kommen, die guten Objekte gegen die eigenen sadistischen Impulse zu schützen, die sowohl aus dem Es wie auch aus den introjizierten „bösen“ Objekten kommen.

Allerdings wird bei Klein der Phantasietätigkeit eine entscheidende Rolle zugeschrieben, die bereits wenige Wochen nach der Geburt einsetzt und den primären Inhalt aller bewußten und unbewußten Tätigkeiten des psychischen Apparats darstellt. Diese Form der Objektbeziehung, wie sie von Klein beschrieben worden ist, spielt sich vor allem auf einer phantasmatischen Ebene ab und ist weitgehend genetisch determiniert, d.h. das tatsächliche Verhalten der Mutter, spielt, wenn überhaupt, nur eine untergeordnete Rolle. Es sind bei diesen Prozessen vor allem die operativen Mechanismen der Projektion und Identifikation wirksam, d.h. innere Strukturen werden auf die Objekte projiziert und auf dem Weg der Introjektion wieder übernommen. Neuere linguistische Theorien haben diese Annahme einer „phylogenetischen Erblichkeit“ (Klein, 1952) unterstützt. So hat N. Chomsky (1968) mit seinem Konzept der „Tiefenstruktur der Sprache“ darauf hingewiesen, daß wir mit diesem „biologischen Code“ in der Lage sind, die Sinneseindrücke zu ordnen und sprachlich sinnvoll widerzugeben. Ähnlich könnte das Konzept Kleins vom angeborenem Wissen, das in den körperlichen Impulsen und Phantasien enthalten ist als ein solcher *biologischer Code* verstanden werden.

Vor allem M. Balint (1935) hat die *one body psychology* Freuds kritisiert und sich bereits früh mit den Beziehungen des Subjekts zu seiner Umgebung, insbesondere zu den primären Bezugspersonen beschäftigt. Er hat dabei auf die Bedeutung der Interaktionserfahrungen für die Triebchicksale und auf die Verschränkung von Triebentwicklung und sozialen Einflüssen hingewiesen:

„Wenn dem Kinde zuwenig geboten wird, besetzt es mit all seiner Libido die bisher spielerisch betriebene Autoerotik, wird also narzißtisch, oder es wird aggressiv, oder beides zugleich. Wenn es etwas bekommt, wird es durch die erhaltenen Befriedigungen gleichsam modelliert. Die so häufig, so regelmäßig gefundene Entwicklungsreihe der anal-sadistischen, phallischen und schließlich genitalen *Objektbeziehungen* wäre also nicht biologisch, sondern sozial begründet“ (Balint, 1969, S. 60).

Welche Art von Objektliebe und Objektbeziehungen entwickelt werden, hängt nach Balint von den Einflüssen des Milieus ab. Allerdings wurde erst im Anschluß an die Arbeiten des symbolischen Interaktionismus, insbesondere der von G. H. Mead (1934, 1967) klar, auf welcher subtilen Weise Interaktionspartner gegenseitig Erwartungen herantragen und sich interpretativ auf bestimmte Erfüllungen oder Ablehnungen dieser Erwartungen einigen und festlegen.

D. W. Winnicott hat mit seinem Konzept vom „intermediären Raum“ und den „Übergangspänomenen“ einen dritten Bereich geschaffen, der – ähnlich wie die „symbolische Ordnung“ bei Lacan – über die klassische Topologie von Subjektivität und äußerer Realität hinausgreift. Hier erfolgt durch das spielerische Verhalten

des Kindes die Strukturierung des menschlichen Erfahrungsraums, der Übergang vom undifferenzierten Stadium des Autoerotismus hin zu den ersten Konturen vom Selbst und den Objekten. Bereits S. Freud hat darauf verwiesen, daß sich jedes spielende Kind wie ein Dichter verhält, „indem es sich eine eigene Welt erschafft oder, richtiger gesprochen, die Dinge seiner Welt in eine neue, ihm gefällige Ordnung versetzt“ (1908, S. 214).

Dieser Übergangsraum entsteht vor allem im Spannungsfeld zwischen Mutter und Kind, und zwar von Beginn an, wo noch eine enge symbiotische Bindung besteht. Die ersten Selbstwahrnehmungen des Kindes sind nach Winnicott die Spiegelung dessen, was es in den Augen der Mutter sieht. Die „gute“ Mutter ist in der Lage, den Blick des Kindes zu bestätigen, ihm Wärme und Sicherheit zu vermitteln und sie kommt den Bedürfnissen und Phantasien des Kindes einfühlsam entgegen. Im negativen Fall sieht das Kind Abwehr und Ablehnung im Gesicht der Mutter, das Antlitz bleibt ohne Antwort und „so wird das Kind lernen, daß man Spiegel anschauen kann, es wird aber nicht begreifen, daß man in Spiegel hineinschauen kann“ (Winnicott, 1971, S. 130), wobei „hineinschauen“ bedeutet, daß man nicht nur hinschaut, sondern auch gesehen, beachtet wird: „Wenn ich sehe und gesehen werde, so bin ich“ (op.cit., S. 131). Das heißt, das Kind findet so in der Spiegelidentifikation mit der Mutter, also im Anderen, sein eigenes Selbst.

Das Omnipotenzgefühl, von dem das Kind zu Beginn beherrscht wird, ist verbunden mit der Phantasie, die Welt erschaffen und magisch kontrollieren zu können. Auf den Stillvorgang bezogen bedeutet dies, daß der Säugling die Illusion hat, daß die Brust ein Teil seiner selbst ist, daß sie unter seiner magischen Kontrolle gleichsam auftaucht und wieder verschwindet. Um diese Illusion aufrechterhalten zu können, müssen die Angebote der Mutter komplementär zu den Bedürfnissen des Säuglings sein. Es ist nun die Aufgabe der Mutter, das Kind allmählich zu desillusionieren. Durch Zurücknahme der Anpassungsleistungen, die den Fähigkeiten des Kindes entsprechen, die Folgen von Frustrationen zu ertragen, kommt es zur Ausbildung von „Übergangs-Objekten“. Die libidinöse Besetzung von Gegenständen (Deckenzipfel, Teddybär, Polster usw.), des eigenen Daumen oder Lautschöpfungen ermöglichen „den Übergang des Kindes aus einer Phase der engsten Verbundenheit mit der Mutter in eine andere, in der es mit der Mutter als einem Phänomen außerhalb seines Selbst in Beziehung steht“ (op.cit., S. 25). Die Übergangsobjekte repräsentieren die Fähigkeit des Kindes Objekte zu erschaffen, der ersten Nicht-Ich Objekte, die die Bedeutung von realen Objekten besitzen und benützt werden, um Trennungsängste zu verarbeiten oder aggressive und libidinöse Strebungen auszuagieren.

Freud (1920, S. 12f) hat am Beispiel des Knaben mit der Holzspule beschrieben, wie dieser mittels symbolischer Darstellung, die Trennung von der Mutter zu verarbeiten versucht und zwar indem er die Spule immer wieder verschwinden läßt, begleitet von einem bedeutsamen Ausruf, „O-o-o-o“, und anschließend an dem Bindfaden wieder hervorholt und mit einem freudi-

gen „D-a-a-a“ begrüßt. Damit hat er es selbst in der Hand, die Mutter verschwinden zu lassen und wieder zurückzuholen und ist der Angst vor Trennung nicht mehr hilflos ausgeliefert. Dieses Spiel verkörpert nicht nur den Versuch des Kindes, die magische Kontrolle wiederzugewinnen, sondern mit dem Verzicht auf das reale Objekt schafft es sich eine symbolische Ordnung: „Sobald das Kind beginnt, Laute wie ‚mam‘, ‚ka‘, ‚da‘ in einer bestimmten Ordnung aneinanderzureihen, kann das Übergangsobjekt mit einer Art ‚Wort‘ belegt werden“ (Winnicott, 1971, S. 14).

Allerdings wird bei Winnicott, ähnlich wie bei H. Kohut oder C. R. Rogers, der Austausch zwischen dem Kind und den primären Bezugspersonen vernachlässigt; die Mutter kann durch ihre Fürsorge und ihr einfühlsames Verständnis die Entwicklung des Selbst nur fördern oder, im negativen Fall, hemmen und damit die Ausbildung eines „wahren Selbst“ blockieren. In diesem Fall entwickelt sich nur eine „Schale“, die den „Kern“, das „wahre Selbst“, verbirgt. Offensichtlich gibt es bei Winnicott hinter den Übergangsobjekten einen Reifungsprozeß, der sich dieser Gegenstände bedient und letztlich hängt es von einer „hinreichend guten Umwelt“ (Winnicott) ab, „ob aus dem Larvenstadium der Übergangsphänomene eine echte Welt und ein (genügend) autonomes Ich hervorgeht“ (Weiß und Pagel, 1986, S. 55).

7. Die Sprache des Unbewußten – Lacan

„Um das Sprechen des Subjekts zu befreien, führen wir es in die Sprache seines Begehrens ...“

(J. Lacan)

Der zentrale Bereich der psychoanalytischen Theorie, das Unbewußte, ist bei Freud relativ unbestimmt und strukturlos geblieben und wurde vor allem in seinem zweiten, strukturellen, Konzept in negativer Weise gegenüber dem organisierten Ich definiert. So beschreibt Freud das Es, Träger des Unbewußten, als „der dunkle, unzugängliche Teil unserer Persönlichkeit ... Wir nähern uns dem Es mit Vergleichen, nennen es ein Chaos, einen Kessel voll brodelnder Erregungen“ (1933, S. 80f). Erst relativ spät (ab 1920) hat er das „System Unbewußt“ abgelöst durch das „Es“ der neuen Topik seiner Metapsychologie. Es ist das große Reservoir der Triebe und offen gegenüber dem somatischen Bereich, von dem es die Triebenergien aufnimmt. „Von den Trieben her erfüllt es sich mit Energie, aber es hat keine Organisation, bringt keinen Gesamtwillen auf, nur das Bestreben, den Triebbedürfnissen unter Einhaltung des Lustprinzips Befriedigung zu schaffen ... Das ökonomische oder, wenn Sie wollen, quantitative Moment, mit dem Lustprinzip innig verknüpft, beherrscht alle Vorgänge“ (1933, S. 80).

Demgegenüber spricht Freud in seinen früheren Arbeiten von unbewußten Vorstellungen im Es; dieses wird aus Vorstellungen und Vorstellungsrepräsentanzen konstituiert: „Ein Trieb kann nie Objekt des Bewußtseins werden, sondern nur die Vorstellung, die ihn repräsentiert. Er kann aber auch im Unbewußten nicht

anders als durch die Vorstellung repräsentiert sein“ (Freud, 1915, S. 275). Und weiter unten: „Der Kern des Unbewußten besteht aus Triebrepräsenzen, die ihre Besetzungen abführen wollen, also aus Wunschregungen“ (op.cit., S. 285). Wie Freud bereits in seiner „Traumdeutung“ (1900) anhand der Traumvorgänge zeigte, sind auch Gedanken und Denkvorgänge im Unbewußten angesiedelt, die sich als latente Traum-inhalte äußern. Bereits vorher war ihm aufgefallen, daß es Vorstellungen und Gedanken gibt, die dem Bewußtsein entzogen sind, aber trotzdem erinnert werden können, gleichsam „unbewußte Gedanken“. So bemerkt er in den „Studien über Hysterie“:

„Es bleibt wohl eine des Nachdenkens würdige Tatsache, daß man bei solchen Analysen einen Gedankengang aus dem Bewußtsein ins Unbewußte ... verfolgen, ihn von dort aus wieder eine Strecke weit durchs Bewußtsein ziehen und wieder im Unbewußten enden sehen kann, ohne daß dieser Wechsel der ‚psychischen Beleuchtung‘ an ihm selbst, an seiner Folgerichtigkeit, dem Zusammenhang seiner einzelnen Teile, etwas ändern würde“ (Freud, 1895b, S. 306).

Später (1913a, S. 404) formulierte es Freud bereits entschiedener: „Das psychische Leben der Hysteriker ist voll von effizienten und gleichwohl unbewußten Gedanken; und eben in ihnen haben die Symptome ihren Grund“. Für ihn war das Unbewußte ursprünglich ein System von Gesetzen, die er wie ein Linguist anhand der „Bilderschrift“ des Traumes aufzudecken versuchte:

„Wenn wir daran denken, daß die Darstellungsmittel des Traumes hauptsächlich visuelle Bilder, nicht Worte sind, so wird uns der Vergleich des Traumes mit einem Schriftsystem noch passender erscheinen als der mit einer Sprache. In der Tat ist die Deutung eines Traumes durchaus analog der Entzifferung einer alten Bilderschrift, wie der ägyptischen Hieroglyphen ... Wenn eine solche Auffassung der Traumdarstellung noch keine weitere Ausführung gefunden hat, so geht dies auf den leicht begreiflichen Umstand zurück, daß dem Psychoanalytiker durchwegs jene Gesichtspunkte und Kenntnisse abgehen, mit denen der Sprachforscher an ein Thema wie das des Traumes herantreten würde“ (Freud, 1913b, S. 431).

J. Lacan hat einen wesentlichen Beitrag zum Verständnis des Unbewußten und seiner (sprachlich-symbolischen) Strukturierung geleistet. Bei aller Problematik, seine Theorien außerhalb des französischen Kultur- und Sprachraums darzustellen, so ist es andererseits nicht möglich, die neueren Entwicklungen psychotherapeutischer Konzepte ohne seinen Beitrag zu diskutieren (unabhängig von gewissen modischen Trends und Verflachungen). R. Heim weist in diesem Zusammenhang auf die Notwendigkeit einer doppelten Übersetzung bei der Aneignung Lacans im deutschen Sprachraum hin, da er bereits in der französischen Sprache der Vermittlung, der Interpretation bedarf. Der Versuch Lacans, seinen Gegenstand, das Unbewußte, zu Wort kommen zu lassen, einen Gegenstand der zwar sprachlich strukturiert aber jenseits der allgemeinen logisch-begrifflichen Rationalität angesiedelt ist, führte zu der antithetischen, subversiven und ängstlichen Diskursform, die geprägt ist von „metaphorischer Verdichtung und metonymischen Verschiebungen“ (Heim, 1980, S. 913f; vgl. auch Weber, 1978; Ruhs, 1980).

Für J. Lacan ist das Unbewußte das eigentliche Wesen des Subjekts, während das Ich der Freud'schen Konzeption nur eine Maske darstellt, einen Ort imaginärer Verkennung und Täuschung. Es kann daher nicht darum gehen, das Unbewußte dem Bewußtsein zugänglich zu machen, das Es in das rationale Ich überzuführen, da dies nur die imaginäre Verblendung fördern würde, sondern es muß vielmehr darum gehen, dem Unbewußten direkt Ausdruck zu verschaffen. Lacan illustriert die Entstehung des imaginären und illusionären Ichs anhand des *Spiegelerlebnisses*: das Kind erlebt triumphierend sein eigenes Spiegelbild in einem Stadium (6. bis 18. Monat), in dem es in seinen motorischen Fähigkeiten noch sehr eingeschränkt ist und noch nicht über seinen Körper verfügt. Es erhält dadurch erstmals ein geschlossenes Bild seiner Person, die es bisher nur fragmentiert erleben konnte – entsprechend der Libidotheorie Freuds, in der erst durch die Integration der Partialtriebe ein reifes Begehren entstehen kann oder entsprechend den Partialobjekten im Sinne M. Kleins, auf die Liebe und Haß projiziert werden, bevor die Objekte als Einheit erlebt werden können, die zugleich gut und böse sind. Im *Spiegelstadium* versucht das Kleinkind, durch ein einheitliches Ich die Fragmentierung und Brüchigkeit im Erleben seiner Person zu kaschieren, die in Träumen oder in der Psychose wieder zutage treten können. Dies entspricht dem Wunsch nach körperlicher und psychischer Einheit und Integrität. Wie sich Narziß, im Mythos von Ovid, in das eigene Spiegelbild verliebt, so verliebt sich das Kleinkind in das eigene illusionäre Bild, das von außen als idealisiertes Objekt übernommen wird.

Dieser Versuch einer illusionären, narzißtischen Selbstfindung auf der Basis eines idealisierten Objekts, macht das Individuum abhängig von gesellschaftlich normiertem Selbstverständnis und erfordert den ständigen Ausschluß von allem Identitätsbedrohendem, Widersprüchlichem und Fremden, es ist gefangen in der „unerschöpflichen Quadratur der Ich-Bestätigungen“ (Lacan).

„Was bereits S. Freud in seiner Schrift *Massenpsychologie und Ich-Analyse* ausarbeitete, gilt nicht weniger für die Massenformationen unserer Zeit. Nicht ohne Grund ist das in der technisch hochentwickelten Gesellschaft lebende Subjekt auf der ständigen Suche nach Einheit und Ganzheit, unterliegt es doch einer Isolierung und Atomisierung, die bedingt, daß es verschiedenste Identitäten lebt ... Die reale Zerissenheit kaschierend, tendiert das Subjekt zunehmend dazu, sich auf der Ebene des Imaginären zu situieren, um sich qua kollektiver Identifikation an einem Ideal, Idol bzw. einer Ideologie zu stabilisieren, die seinem Mangel an Sein entgegenkommt“ (Pagel, 1989, S. 36f).

Die Erfahrung des Ichs im Spiegelstadium wird zum Modell für die Erfahrung des Ichs im Anderen und fixiert den Menschen auf das Imaginäre, auf das Äußerliche, mit dem er eins zu werden versucht – wie Narziß versucht im Bild sich selbst zu finden. Sein eigenes Spiegelbild oder der Blick der Mutter (bzw. anderer Bezugspersonen) wird zur Matrix eines Gefühls der Einheit, Identität und Kontinuität. Da der Andere aber dasselbe Bedürfnis hat, sich in anderen zu spiegeln und deren Anderssein aufzuheben, um mit ihnen zur illusio-

nären Einheit des Ichs zu verschmelzen, kommt es zu einem ausweglosen Zirkel von Verführung und Beherrschung, von Herr und Knecht. Um diesen Zirkel zu sprengen bedarf es eines Dritten, bedarf es der Sprache, der symbolischen Ordnung. „In Sprache, in ein Gespräch sich einfügen, heißt sich einer Universalität unterordnen, bedeutet Erhebung zur höheren Allgemeinheit wechselseitiger Anerkennung, fordert Verzicht auf den eigenen Narzißmus ...“ (Lang, 1986, S. 55). Durch die gemeinsame Sprache wird nicht nur ein gemeinsamer Sinn und Verstehenshorizont übernommen, sondern auch die darin enthaltenen Werte, Normen und das soziale Gefüge – das Gespräch ändert sich je nach sozialem Kontext, Partner und den Absichten. Das heißt, ich muß den Anderen in seiner Andersartigkeit anerkennen, den *discours de l'autre* führen.

Das Subjekt ist konstituiert vom Begehren („desir“)⁶, existiert als „Selbst-Verständnis“ daher primär durch seine Wünsche gegenüber anderen. Freud hat bereits die Mangelsituation des Menschen betont, dessen Bedürfnisbefriedigung nicht durch einen Instinktapparat gesichert ist. Mit der Trennung vom Körper der Mutter verliert das Kind seine organismische Vollständigkeit und ist von der Hilfe anderer abhängig. „Dies biologische Moment stellt also die ersten Gefahrensituationen her und schafft das Bedürfnis, geliebt zu werden, das den Menschen nie mehr verlassen wird“ (Freud, 1926, S. 187). Befriedigung ist damit nur möglich über die Artikulation, indem sich die „Not des Lebens“ Ausdruck verschafft. Das Signal an die Mitmenschen gewinnt „die höchst wichtige Sekundärfunktion der Verständigung und die anfängliche Hilflosigkeit des Menschen ist die Urquelle aller moralischen Motive“ (Freud, 1895a, S. 326). Die „spezifische Aktion“ der Hilfeleistung durch die anderen, wie der Mutter, bleibt beim Säugling als Erinnerungsbild im Gedächtnis. Tritt wieder eine Bedürfniserregung auf, so wird dieses Erinnerungsbild besetzt und in der Wahrnehmung gesucht. Diese „psychische Regung“, die zur Besetzung des Erinnerungsbildes führt, nennt Freud einen *Wunsch*: „... das Wiedererscheinen der Wahrnehmung ist die Wunscherfüllung und die volle Besetzung der Wahrnehmung von der Bedürfniserregung her der kürzeste Weg zur Wunscherfüllung. Es hindert uns nichts, einen primitiven Zustand des psychischen Apparats anzunehmen, in dem dieser Weg wirklich so begangen wird, das Wünschen in ein Halluzinieren ausläuft. Diese erste psychische Tätigkeit zielt also auf eine Wahrnehmungsidentität, nämlich auf die Wiederholung jener Wahrnehmung, welche mit der Befriedigung des Bedürfnisses verknüpft ist“ (Freud, 1900, S. 571). Freud unterscheidet somit zwischen „Bedürfnis“ (nach Nahrung, Schlaf usw.) und „Wunsch“, der Besetzung eines Erinnerungsbildes, das nicht unbedingt das Bedürfnisobjekt darstellen muß.

Dieser wird zu einer Bedürfnisbefriedigung zweiten Ranges, als Möglichkeit das ursprünglich mit der Befriedigung verknüpfte Wahrnehmungsbild als Halluzination zu reproduzieren, gerade dann, wenn das Objekt fehlt. Wünsche entstehen somit dort, wo die unmittelbare Befriedigung eines Bedürfnisses nicht gewährleistet ist; durch die Versagung.

Durch die Abhängigkeit des Kindes von der Fürsorge durch die Mutter schlägt, nach Lacan, das primäre Bedürfnis um in den *Anspruch* auf den Anderen, in das Verlangen grenzenlos geliebt zu werden. Wie der Wunsch bei Freud, zielt der Anspruch nicht auf die realen Bedürfnisobjekte, sondern auf die Anwesenheit des Anderen, als Voraussetzung für die benötigte Hilfeleistung. Der Andere verfügt über das *Privileg* der Macht, auf die Artikulation der Bedürfnisse mit Anwesenheit und Zuwendung oder mit Versagung zu antworten. Der Andere ist Teil der symbolischen Ordnung und nicht der biologischen Ordnung verpflichtet. Mit der Artikulation des Bedürfnisses betritt das Kind daher notwendig die Ordnung der Sprache, wird zur Sprachlichkeit verurteilt; der biologische Reiz-Reaktions-Zirkel wird abgelöst durch die symbolische Ordnung.

Der Anspruch knüpft zwar ebenfalls an die reale Bedürftigkeit des Kindes an, er hebt sich aber von der realen Sphäre des Bedürfnisses ab als transzendente Möglichkeitsbedingung der Bedürfnisbefriedigung. Er entsteht aus der Angst, die aus der Bedürftigkeit und Abhängigkeit vom Privileg der Mutter entsteht und wird erst durch die Anwesenheit behoben. Damit ist der Mensch auch empfänglich für die „Spiegelungen“, für das Imaginäre, indem das Anderssein des Anderen, die Nichterfüllung der Bedürfnisse geleugnet werden muß. Um diesen Mangel zu kaschieren wird eine imaginäre Hülle geschaffen, eine „Hülle der narzißtischen Täuschung, die höchst geeignet ist, mit ihren Verführung- und Verhaftungswirkungen alles zu unterstützen, was sich da spiegelt“ (Lacan, 1986, Bd. 2, S. 83).

Mit dem Anspruch befinden wir uns, nach Lacan, „im Bereich des aktuell Artikulierten“ und damit im Unterschied zum Bedürfnis nicht mehr im direkten Naturbezug, sondern bereits „am Zugang zum unbewußten *Begehren*“. Er verweist hier auf das bereits zitierte Beispiel Freuds vom Spiel des Knaben mit der Holzspule, mit dem dieser die Trennung von der Mutter zu bewältigen versuchte. Durch das aktive Spiel und die Artikulation wird eine Präsenz geschaffen, wo eine Versagung gegeben ist; Anwesenheit und Abwesenheit werden durch die Laute, „O-o-o-o“ und „D-a-a“, repräsentiert. Dieses Spiel verkörpert nicht nur die Ausübung einer imaginären Machtposition, in der sich der Liebesanspruch an die Mutter manifestiert, sondern „mit dieser Artikulation betritt das Kind den Weg, der zwischen einem (traumatischen) Realen und seiner imaginären Beherrschung in das symbolische Universum der Sprache führt“ (Lang, 1986, S. 67). In dieser Diskrepanz von Bedürfnis und Versagung, von Anspruch auf Liebe und Abwesenheit entsteht das Begehren. „Anders also als das *Bedürfnis*, das auf reale Befriedigung zielt, und anders als der imaginäre *Anspruch*, der statthat im Bereich des ‚aktuell Artikulierten‘, hat das *Begehren* seinen Sitz in dieser Differenz, die einerseits

⁶ Im Französischen hat das Wort „desir“ sowohl die Bedeutung von „Wunsch“ als auch einen stärker drängenden Aspekt, wie er im deutschen Begriff „Begehren“ zum Ausdruck kommt – auch bezogen auf den sexuellen Bereich. Die Übersetzung erfolgt daher je nach Kontext einmal als Wunsch oder als Begehren (vgl. dazu die Anmerkung des Übersetzers, H. D. Godek, in J.-B. Pontalis, 1991, S. 15).

verstellt war durch die Verheißung des *Realen* ... und andererseits durch die spiegelverhafteten Figuren des *Imaginären*. Als Bewegung der differentiellen Verweisung (Metonymie) ist das Begehren der *symbolischen Ordnung* unterworfen, d.h. es differenziert sich aus am Ort der Sprache“ (Pagel, 1989, S. 65f).

Durch diese Einschmelzung der vitalen Bedürfnisse in Sprache, indem das Subjekt genötigt ist, „seine Bedürfnisse durch die Hohlwege des Signifikanten passieren zu lassen“ (Lacan, 1968, S. 628), kommt es zu einem Verlust an Individualität und Unmittelbarkeit. Dies führt zu der für den Menschen „spezifischen Aktion“ der Befriedigung, welche eine Defizit hinterläßt, „welches zu füllen das sprechende Subjekt nie aufhören zu ‚begehren‘ wird – ein Unterfangen freilich, das sich von vornherein zum Scheitern verurteilt sieht, da jegliche Befriedigung nur symbolischer Natur sein kann und gerade diese den Mangel immer neu ins Spiel bringt und somit die Begierde provoziert“ (Lang, 1986, S. 221). Es geht um die Dialektik zwischen dem Körper und dem damit verbundenen Wunsch (*desir*) einerseits und der Sprache als Gesetz (*Loi*) andererseits, wobei sich die Sprache dem Körper auferlegt und diesen durch das Imaginäre hindurch dem Symbolischen zuführt, also *symbolisiert* und so das Unbewußte konstituiert. Sprache wird dabei als invariantes Gesetz begriffen, in dem Arbeit und Lebensform aufgehen und das dem individuellen Bildungsprozeß des Subjekts struktural-transzendental vorgelagert ist.

Es stellt sich nun die Frage nach dem Charakter und der Existenzweise des eigentlichen Subjekts, des „Je“ (= *sujet*), das durch das imaginäre Ich („*Moi*“) verdeckt wird. Nach Freud manifestiert sich das Unbewußte in den Träumen und in den Symptomen, also gewissermaßen abseits des bewußten Sprechens, gleichsam in den Fehlern und Lücken. Es geht also darum, aus diesen „Störungen“ die unbewußten Strebungen zu entschlüsseln, dem Bewußtsein zuzuführen. Freud (1916/17, S. 139) hat dies sehr anschaulich am Beispiel politischer Berichterstattung unter einem autoritären Regime illustriert, wo durch die Zensur Lücken und weiße Felder in der Zeitung zurückbleiben und der Leser zurecht vermutet, daß hier für die Obrigkeit mißliebige, aber gerade deshalb interessante Mitteilungen, „die besten Stellen“, ausgeblendet wurden. Oder der Berichterstatter hat mit Rücksicht auf die Zensur die Nachrichten verstümmelt oder in Form von Anspielungen und Gleichnissen „verschlüsselt“. In allen diesen Fällen kommt die Wahrheit zwischen den Zeilen, in den Lücken, Verstümmelungen oder Metaphern zur Darstellung.

Lacan betont nun die Exzentrizität, bzw. die *existence* dieses Je, das nicht sprachlich direkt, sondern nur in einer Art „unbewußter Anonymität“ eines „Es spricht“ ausgedrückt wird. Es kann zwar nur durch die Sprache zum Ausdruck kommen, durch die „Sprache des Begehrens“, es muß aber bei der „*réalisation du sujet*“ darum gehen, „durch die kaschierenden Projektionen imaginärer Intersubjektivität hindurch einen ursprünglichen Bezug des Subjekts zur Sprache freizulegen“ (Lang, 1986, S. 247). Das Unbewußte ist derjenige Teil der menschlichen Rede, der im Verlauf der Lebens-

geschichte keine Antworten auf seine Äußerungen gefunden hat und sich daher in den verstümmelten Texten der Symptome, der Fehlleistungen, der Träume usw. äußert. Der Zugang zum Unbewußten ist also nur über die Sprache, über das gemeinsame Gespräch, im *discours de l'autre*, möglich und nicht, wie bei J. Habermas über die Selbstreflexion; nur so kann die imaginäre Ebene durchbrochen werden.

Freud hat diese Darstellung des Unbewußten anhand der Träume und der darin wirksamen Mechanismen der *Verschiebung* und *Verdichtung* beschrieben. Er unterscheidet zwischen manifestem *Trauminhalt* und den diesem zugrunde liegenden latenten *Traumgedanken*, die es durch die Traumdeutung zu erschließen gilt: „Traumgedanken und Trauminhalt liegen vor uns, wie zwei Darstellungen desselben Inhalts in zwei verschiedenen Sprachen, oder besser gesagt, der Trauminhalt erscheint uns als eine Übertragung der Traumgedanken in eine andere Ausdrucksweise, deren Zeichen und Fügungsgesetze wir durch die Vergleichen von Original und Übersetzung kennen lernen sollen“ (Freud, 1900, S. 613). Es fehlte Freud allerdings das linguistische Instrumentarium, zur sprachlichen Erfassung dieser unbewußten Prozesse.

Nach Lacan ist dies nur mit Hilfe der strukturellen Linguistik möglich. Es geht ihm dabei vor allem um die Unterscheidung zwischen Sprache als individuelle Sprechweise (*parole*) und Sprache als kollektivem Zeichen- und Regelsystem (*langue*), dem jeder Angehörige einer Sprachgemeinschaft unterworfen ist. F. de Saussure (1967) definiert Sprache als unbewußtes System, von dem die individuellen Reden ihren Ausgang nehmen, als ein das Sprechen strukturierendes Spiel von Oppositionen und Differenzen zwischen Signifikanten. Wesentlich dabei ist die Neutralisierung der Zeichen (Signifikanten) gegenüber dem Bezeichneten (Signifikat), dem Inhalt, den Dingen oder Ideen. Dadurch erhalten sie eine Mehrdeutigkeit, d.h. sie beziehen ihren Sinn nicht aus der Beziehung zu bestimmten Gegenständen, sondern aus ihrer Stellung im Zeichensystem, sowie die Figuren eines Schachspiels ihre Bedeutung erst durch die Spielregeln und durch ihre Position in der jeweiligen Spielsituation erhalten. Durch diese Mehrdeutigkeit (Metaphorik) und die Kontextabhängigkeit (Metonymie) der Zeichen, ist es möglich (indirekt) etwas anderes auszudrücken als man sagt. Lacan betont, im Gegensatz zu Saussure, daß der Signifikant das Bestimmende gegenüber der Sache ist; er repräsentiert nicht die Dinge, sondern er präsentiert sie; er spricht nicht von den Dingen, sondern er bringt sie hervor. Sprache ist damit „differentielle Artikulation“, wobei der Sinn des Bezeichneten, die Sache, aus dem Prozeß der Zeichensetzung hervorgeht.

Diese Gesetzmäßigkeiten der Sprachstruktur sind zwar weitgehend unbewußt, wirken sich aber in das Bewußtsein hinein aus. Dies gilt jedoch nicht nur für die Sprache, sondern auch für andere soziale Institutionen, für Mythen und Riten von Völkern, wie C. Levi-Strauss gezeigt hat oder in den Ordnungen des kollektiven Denkens, wie M. Foucault in seiner Archäologie der Ideen-Geschichte dargestellt hat. Das Werden und Sein des Menschen ist nach Lacan fundamental verankert in

einem „symbolischen Universum“. Vor allem in der triadisch-ödipalen Gestalt wird das Unbewußte durch die symbolische Funktion der Sprache strukturiert. Vermittelt in der Gestalt des Vaters oder einer anderen Institution wird das Gesetz dem Begehren gegenübergestellt und über die Identifikation verinnerlicht und damit eine das Individuum transzendierende Struktur, ein Gesetz, das die menschliche Ordnung begründet, installiert. In diesem Gesetz findet die Sprache ihre Entsprechung, „weil das Gesetz des Menschen das Gesetz der Sprache ist“ (Lacan).

8. Das Konzept der „Interaktionsformen“ von Lorenzer

Lorenzer versucht ebenfalls das Kernstück der Freud'schen Lehre, das Unbewußte, einer wissenschaftstheoretischen Reflexion auszusetzen und und zwar mit den Begriffen der Theorie sozialer Interaktion sowie linguistischen Konzepten. Auch für ihn ist die Versprachlichung des Unbewußten Ziel jeder therapeutischen Bemühung und sind die im Unbewußten gespeicherten Interaktionsformen Ergebnis der Auseinandersetzung menschlicher Natur mit gesellschaftlichen Bildungsprozessen und somit sprachlich strukturiert. Lacan versuchte „die verkannte Wahrheit der Freud'schen Theorie, die sprachanaloge Struktur des Unbewußten vor deren Denaturierung durch die ich-psychologisch orientierte Psychoanalyse zu bewahren bzw. sie als verschüttete überhaupt wieder zur Sprache zu bringen“ (Heim, 1980, S. 911).

Lorenzer wirft allerdings Lacan vor, daß er die Konstitution des Subjekts außerhalb der historischen gesellschaftlichen Bedingungen begreift, in einer abstrakten Objektivität der Sprache. Er schließt sich der Kritik von L. Sève (1972, S. 170) an, der feststellt, daß es zwar einen Fortschritt gegenüber den biologischen Begriffen der Freud'schen Metapsychologie darstellt, wenn von einem sprachlich strukturierten Unbewußten die Rede ist, da mit der Sprache auch die gesellschaftlichen Verhältnisse einbezogen werden. Aber Lacan bleibt auf halbem Weg stehen, wenn er die sprachlichen Gegebenheiten von den übrigen gesellschaftlichen Verhältnissen, insbesondere den Produktionsverhältnissen abstrahiert. „Um die Verankerung von Lebensgeschichte in Geschichte konkret denken zu können, bedarf es eines Verständnisses von subjektiven Konstitutionsprozessen, bei dem aufzeigbar wird, wie subjektive Praxisfiguren hergestellt werden, und wie bei dieser Herstellung der Widerspruch von Produktionskräften und Produktionsverhältnissen sich in Figuren ‚beschädigter Herstellung‘ der individuellen Struktur niederschlägt“ (Lorenzer, 1977, S. 170f). Es geht, anders formuliert, um die Frage, wie die kindlichen Körperbedürfnisse, die „innere Natur“, eingefädelt werden in eine Praxis, die bestimmt wird durch die Dialektik zwischen kindlichen Bedürfnissen und dem von der Mutter vermittelten, gesellschaftlich bedingten Verhalten.

Wegweisend für Lorenzer war die Aussage von K. Marx in den „Thesen über Feuerbach“, wonach das menschliche Wesen kein Abstraktum darstellt, das dem einzelnen Individuum innewohnt, sondern „das En-

semble der gesellschaftlichen Verhältnisse“ (Marx, 1958, S. 6). Die Psychoanalyse muß sich daher, will sie sich nicht mit einem verkürzten und individualistisch restringierten Wesensbegriff vom Menschen begnügen, die Erfahrungen des Menschen aus ihrer Sozialisation ableiten, die wiederum bestimmt wird durch die gesellschaftlichen Verhältnisse. Psychoanalyse ist daher immer auch Sozialwissenschaft – wie die Entwicklung des Individuums immer zugleich Naturgeschichte wie auch soziale Bildungsgeschichte ist.

Lorenzer beschreibt die Vergesellschaftung des Menschen vor allem dort, wo sie tatsächlich beginnt; in der Mutter-Kind-Dyade, im Zusammenspiel mütterlichen und kindlichen Verhaltens, dessen grundlegende Bedeutung für die weitere Entwicklung inzwischen allgemein anerkannt ist. Die Entwicklung des kindlichen Subjekts kann begriffen werden als Niederschlag des realen Austauschs zwischen der Mutter und dem kindlichen Organismus in Form von szenischen Gestalten, den *Interaktionsformen*, die die Grundlage für Erlebnis- und Handlungsmodalitäten darstellen. Es sind keine beobachtbaren Verhaltensweisen, wie reale Interaktionen, sondern innere Entwürfe, die nur analytisch erschlossen werden können, aus den realisierten Handlungsmustern und „Inszenierungen“. Die ersten Objektbeziehungen stellen die Matrix des späteren Subjekts dar, seiner Erlebnis- und Handlungsmuster. Durch dieses Zusammenspiel in der Mutter-Kind-Dyade werden dem Kind bestimmte Formen des menschlichen Interagierens, der Objektbeziehungen, vermittelt. „Dieses in realer Interaktion sich festigende eigenartige Profil der Beziehung zwischen Mutter und Kind wollen wir das Profil der spezifischen *Interaktion* ... nennen“ (Lorenzer, 1972, S. 44). Die Aussage S. Freuds, daß es sich beim Ich um den Niederschlag von Objektbeziehungen handelt, kann hier abgewandelt werden als Niederschlag der Interaktionsformen.

Lorenzer kann sich dabei auf J. Piaget berufen, der ebenfalls die Bedeutung der Interaktion zwischen kindlichem Organismus und sozialer Umwelt für die Entwicklung des Kindes betont:

„... die Beziehungen zwischen Subjekt und Umwelt bestehen wesentlich in einer umfassenden Interaktion, und das Bewußtsein beginnt nicht mit dem Wissen um die Gegenstände noch mit dem Wissen um die eigene Tätigkeit, sondern mit einem Zustand der Undifferenziertheit“ (1969, S. 418).

Und an anderer Stelle:

„Die konkrete Realität ist nichts anderes als die Gesamtheit der reziproken Beziehungen von Umwelt und Organismus, d.h. das System der Interaktionen, die Umwelt und Organismus in gegenseitige Abhängigkeit bringen“ (op.cit., S. 378).

Dieses Zusammenspiel zwischen Mutter und Kind entsteht nicht erst mit der Bildung des kindlichen Bewußtseins und der Fähigkeit zwischen Ich und Nicht-Ich zu unterscheiden, sondern lange vor jeder Erlebensfähigkeit bereits im intrauterinen Stadium als Reiz-Reaktionszusammenhänge. Die Geburt und das damit verbundene „Geburtstrauma“ stellen einen drastischen Einschnitt in den Zustand eines undifferenzierten, unbegrenzten Organismus und in das „homöostatische Gleichgewicht“ dar. Dieser Schritt einer ersten (körper-

lichen) Abgrenzung, verbunden mit einer homöostatischen Krise erfordert neue Formen der Anpassung und des Zusammenspiels zwischen Mutter und Kind. Durch die Unterbrechung des Kreislaufs von Körperbedürfnis und Befriedigung kommt ein neuer Aspekt in das Wechselspiel; das Kind muß seine Bedürfnisse einbringen, es muß sich artikulieren. Durch die Art der Antworten werden die Körperbedürfnisse gestaltet und inhaltlich bestimmt.

Durch jede weitere Störung dieses Zustandes, der psychischen Undifferenziertheit, des *primären Narzißmus*, wird ein Stück dieser Einheit aufgegeben und muß eine neue Form des Zusammenspiels, müssen neue Befriedigungsformen gefunden werden. Die Verschiebung der körperlichen oder materiellen Grundlagen des Kindes oder Jugendlichen im Laufe der Entwicklung erfordert immer ein erneutes „Einfädeln“ von Forderungen oder Bedürfnissen in Interaktionsformen bzw. Objektbeziehungen, mit dem Ziel einer Integration der neuen Interaktionsformen in das Symbolgefüge. So führt die Entwicklung von der oralen zur analen und zur phallischen Stufe notwendigerweise zur Umstellung der Objektbeziehungen, wie andererseits die Veränderungen der Objektbeziehung den körperlichen Reifungsprozessen folgen.

„Halten wir jedoch fest: Triebwünsche sind Produkte einer dialektischen Auseinandersetzung, nicht unabhängige Entitäten; Triebwünsche deuten zurück auf Natur, auf Körperbedürfnis. Aber auch diese sind nie *bloße* Natur, sondern stehen immer schon unter dem Einfluß der Auseinandersetzung in der Mutter-Kind-Dyade. Wohl ist das Es – als Abstraktum (nicht als empirisch-konkrete geschichtlich gewordene Triebformation) – Natur im Sinne des letztlich Vorgegebenen. Sie ist als konkreter Trieb aber Körperbedürfnis, das sich in der Dialektik zwischen dieser Natur und der der Mutter selbst vermittelten Praxis bildet“ (Lorenzer, 1972, S. 97).

Es werden naturgemäß nicht alle Interaktionsfiguren auf dem Weg der Identitätsbildung beibehalten, sondern es müssen immer welche abgelegt werden, die allerdings als *Protosymbole* im Hintergrund des Bewußtseins bleiben, eingebettet in ein Netz abgelegter Beziehungsformen. Dabei verlieren die neu erworbenen Interaktionsformen nie ihre Verbindung zu diesen entwicklungsmäßig früheren Formen, die ihrerseits wieder aktiv werden, in Situationen, in denen es zu Rückgriffen auf frühere Entwicklungsphasen kommt.

Aus dieser Einigung auf spezifische Interaktionsformen geht erst die Erfahrung des Kindes mit dem „Objekt“ Mutter hervor: „Das Kind macht sich das Bild seiner Mutter nach dem Bild der Interaktion ...“ (op.cit., S. 45), als eingeübte Praxis. Allerdings sind Bewußtseinsfiguren und eine Differenzierung des Wahrnehmungs- und Erlebnisraums in Subjekt und Objekt erst denkbar nach der Einführung „symbolischer Repräsentanzen“. Wird das Zusammenspiel anfangs bestimmt von sensomotorischen Prozessen, also lautlichen Äußerungen, Gesten und Handlungen, so werden in weiterer Folge Lautgestalten, die aus dem Komplex der „Brabellauten“ hergestellt werden, in die Interaktion eingeflochten, als Teil dieses Wechselspiels. Dabei werden diese „Worte“, die dem System der „Muttersprache“ angehören, mit bestimmten Situationen und Handlungen

verschmolzen und diese damit *benannt*. „Die Einigungssituation auf bestimmte Interaktionsformen wird durch die Verbindung mit einem Lautkomplex zur Einführungssituation von Sprache“ (op.cit., S. 66f). Durch diese für den Spracherwerb grundlegende Operation der *Prädikation* kommt es zur Bildung von Symbolen und Begriffen und zwar auf der Basis von dialogischen Prozessen, eingebettet in ein praktisch-körperliches Zusammenspiel (vgl. auch K. Lorenz, 1970). Die körperlichen Bedürfnisse werden dadurch in den von Sprache gebildeten Sinnzusammenhang eingeschmolzen, Natur geht in die Interaktionsform ein und über die Benennung ins „Sprachspiel“ der Kulturgemeinschaft. Die gesellschaftliche Praxis, in die die Eltern eingebettet sind, ist immer symbolvermittelt,

„... weil ja die gesamtgesellschaftlichen Auseinandersetzungen mit äußerer Natur niemals nur instrumentelles Handeln isolierter Individuen sein kann, sondern stets Instrumentalität im Rahmen von Interaktionsprozessen der Individuen (in konkreten politisch ökonomischen Verhältnissen) ist. Wenn wir Sprache als das zentrale Regelsystem ansehen, in dem die Regeln der Interaktion objektiv aufbewahrt sind, so wird deutlich, daß wir auch für den Fall der vorsprachlichen Einübung des Zusammenspiels in der Mutter-Kind-Dyade die Relevanz von Sprache für mütterliches Handeln implizit mitzudenken haben. (Lorenzer, 1972, S. 71).

Sprache darf hier jedoch nicht wie bei den französischen Strukturalisten, als geschichtsunabhängiges, allgemein-abstraktes Zeichensystem verstanden werden, da sonst die Verflochtenheit von Sprechen, Handeln und Denken, wie es im „Sprachspiel“ von L. Wittgenstein beschrieben worden ist, auseinanderfallen würde. Es konnte vielmehr nachgewiesen werden, daß das semantische wie auch syntaktische System der Sprache aus der gesellschaftlichen Praxis erwächst, d.h. die Regeln der Sprache sind zugleich die Regeln des kognitiven Operierens und des praktischen Handelns (Lorenz, 1970).

Durch die Einführung der Sprache trifft auf das erste System der Interaktionsformen ein zweites Regelsystem mit sprachlich formulierten Handlungsnormen. Es muß dabei, wie schon erwähnt, zu Widersprüchen und Konflikten zwischen diesen beiden gesellschaftlichen Praxisstrukturen kommen, da nicht alle Interaktionsformen angemessen in der Sprache repräsentiert sind. Vor allem im Bereich der analen oder ödipalen Interaktionsformen, die sich anfangs „natürlich“, d.h. strukturell konsequent im Rahmen des Wechselspiels zwischen Kindern und den primären Bezugspersonen entfalten, kommt es in der Regel mit dem Einsetzen bestimmter Ausdrucksformen und Inszenierungen zum Ausschluß, da es in unserer Kultur dafür keinen Platz in der sprachlich regulierten Praxis gibt. Dieser abgespaltene Bereich der Interaktionsformen, verschwindet nicht, sondern bleibt, wie wir wissen, als Teil des Unbewußten, gleichsam „unter der Hand“ wirksam, wobei die Eltern, diese Anteile aufgrund ihrer eigenen ambivalenten Haltung und ihrer eigenen abgespaltenen Anteile durchaus unbewußt fördern können.

Vor allem, wenn die ausgeschlossenen Interaktionserfahrungen bereits benannt waren, also als bewußte Handlungsanweisungen existiert haben, wird der

Widerspruch in den Interaktionsformen als *Konflikt* erfahrbar. Die verpönte Interaktionsform wird aus der gemeinsamen bewußten symbolischen Interaktion und den Handlungsnormen ausgeschlossen. Diese abgewehrten Interaktionsformen fallen dadurch auf die Ebene der vorsprachlich einsozialisierten Interaktionsmuster zurück und bleiben vor allem im unbewußten Zusammenspiel mit den primären Bezugspersonen aktiv. Durch den Systematisierungsdruck der Sprache kommt es allerdings auch zur Schließung und dem Kaschieren der Lücken: „Über den ausgefallenen Sprachfiguren schließt sich das Sprachnetz ebenso unauffällig, wie es bei der Nichtzulassung einer verpönten Interaktionsform ins System der Symbole seine Lückenlosigkeit durchhält. Rationalisierungen decken beidemal in gleicher Weise als falsche Sprachfiguren die Bewußtlosigkeit, die ‚Sprachlosigkeit‘ virulenter bestimmter Interaktionsformen ab“ (Lorenzer, 1977, S. 54). Die Beschädigungen kommen daher nicht auf der Ebene der Sprache zum Ausdruck, sondern auf der vorsprachlichen Ebene, der basalen Organisation der Erlebnis- und Handlungsentwürfe.

Es gibt also nach Lorenzer drei Gruppen von Interaktionsformen, die aus dem Bereich der bewußten, sprachfähigen Interaktion herausfallen: jene, die nie in den Bereich der sprachlich bestimmten Handlungsnormen aufgenommen wurden und daher nur als unmittelbare senso-motorische Reiz-Reaktionskomplexe existieren; jene die im Laufe der Entwicklung (zwanglos) aus dem Bereich der sprachlichen Interaktionsformen ausgeschieden und in Form der *Protosymbole* erhalten bleiben und schließlich jene, die unter Zwang ausgeschlossen worden sind und damit als *Klischees*, als sprachlos fixierte Interaktionszirkel weiterbestehen. Diesen Klischees, „die ohne Verbindung zum sprachlichen Symbolsystem sind, stehen emotional-leere (weil von den ‚wirklichen‘ Interaktionsformen abgetrennten) Zeichen gegenüber. Sind jene ‚Verhalten ohne Bewußtsein‘, so sind diese ‚Bewußtsein ohne Praxis‘“ (Lorenzer, 1977, S. 53).

Diese drei Gruppen, die dem System Unbewußt angehören, heben sich ab von den „symbolischen Interaktionsformen“, die den Bereich der unverzerrten, unaufgespaltenen Sprachspiele darstellen. Sie sind als bewußte Handlungsanweisungen der Reflexion zugänglich und damit auch auf ihre Funktionalität hin überprüfbar, diskutierbar und modifizierbar. Symbolbildung wird allerdings bei Lorenzer als eine Ich-Funktion, als Erkenntnisleistung ausgewiesen. Diese Ich-Funktion kann allerdings durch die Desymbolisierungsvorgänge geschwächt werden. Daher stellt die Resymbolisierung, die Stärkung eines mit Symbolen operierenden und als einheitliches Zentrum arbeitendes Ich – im Gegensatz zu Lacan – das vorrangige Therapieziel dar. Der Gefahr einer individualistisch bornierten oder illusionären Konstitution des Ichs versucht Lorenzer dadurch zu entgehen, indem er durch Bezugnahme auf die Begriffe der kritischen Theorie, die gesellschaftlichen Bedingungen, die meist unreflektiert in den Sozialisationsprozeß einwirken, zur Darstellung bringt und dadurch versucht, die Verschleierungen und Rationalisierungen sowie die ideologischen Verzerrungen und Mystifikationen aufzuheben.

9. Zusammenfassung

Die konkreten Erfahrungen in der analytischen Arbeit konnten nur durch die spekulativen Annahmen Freuds in einen theoretischen Rahmen eingeordnet und systematisiert werden. Trotz der Kritik an den „mechanistischen“ Begriffen der Metapsychologie, die dem Wissenschaftsverständnis des neunzehnten Jahrhunderts entsprachen, ist bisher keine „konkurrierende Theorie“ (Kuhn) entwickelt worden, die den Gegenstandsbereich der Psychoanalyse und damit wohl auch der Psychotherapie besser zu beschreiben und zu erklären vermag. Bisherige Versuche einer Revision der psychoanalytischen Theorie haben gerade die wesentlichen Errungenschaften, wie die Erklärung dynamischer Prozesse und körperlich-sinnlicher Erfahrungen vernachlässigt.⁷ Auch in anderen Schulen, wie der klientenzentrierten Psychotherapie werden wesentliche Konzepte wie das Unbewußte, die Abwehr usw. übernommen. Es kann daher vorerst nur darum gehen, die Begriffe Freuds im Sinne neuerer Theorien sozialer Interaktion sowie im Sinne sprachwissenschaftlicher Konzepte zu modifizieren und zu erweitern.

Das bedeutet vor allem die Abkehr von der biologisch-anthropologischen Konzeption eines systematischen Unbewußten (dem Es), das Freud (in Anlehnung an Groddek) das „Unpersönliche“ und „Naturnotwendige“ bezeichnet hat. Sein Inhalt ist alles, was wir an Erbgut bei der Geburt mitbringen, vor allem die aus dem Körper stammenden Triebe. Dem ist das Konzept eines geschichtlich bestimmten „Unbewußten“ gegenüberzustellen als Produkt von Austauschprozessen zwischen körperlichen Bedürfnissen und gesellschaftlichen Bildungsprozessen (Lorenzer); hervorgegangen aus der Dialektik von Bedürfnis und dem Gesetz der sprachlichen Ordnung (Lacan). Die *Semiotisierung* der menschlichen Natur, die Aufspaltung von Trieb und Triebrepräsentanz ist verbunden mit ihrer Vergesellschaftung, der Eingliederung des Subjekts in das kulturell überlieferte System der Sprache und der gesellschaftlichen Praxis. Bereits Freud hat darauf verwiesen, daß ein Trieb immer nur als *Vorstellung* im Psychischen repräsentiert ist und nur wenn diese im Unbewußten abgelegten „Objektvorstellungen“ mit „Wortvorstellungen“ verknüpft werden, können sie ins Bewußtsein gelangen. Das bedeutet, daß bereits in den frühen Schriften Freuds (1891, 1895a,b, 1900) die Konzeption eines Unbewußten als Inschrift von Erfahrungen gegeben war, die durch eine sprachanaloge Struktur bestimmt ist. Nur dadurch ist es möglich, die Inhalte des Unbewußten ins Bewußtsein zu „übersetzen“, sie mit Sprache zu verknüpfen und mittels hermeneutischem Verfahren dem psychotherapeutischen Prozeß zugänglich zu machen.

Auch Begriffe wie Trieb, Libido, Besetzung sind nicht mehr verdinglicht zu fassen, sondern sind in einen anderen, sprachlich-symbolischen Kontext aufzuheben. „Phallus“ oder „Kastrationskomplex“ werden oft „handgreiflich genommen, quasi in Veterinärperspektive gesehen“ (Lang, 1986, S. IV). Bei Lacan etwa wird

⁷ Vgl. dazu 1. Teil, Kap. 7 dieser Arbeit.

der Phallus, das zentrale Element des Komplexes, zu einem Signifikanten, zum Gebot des Vaters, der das Gesetz vertritt und die Kinder aus der Verflochtenheit mit der Mutter löst und sie in die Ordnung der Sprache einführt; er „kastriert“ das Kind auf der symbolischen Ebene, indem er es von der Mutter löst, sowie von der Identifikation mit dem Wunsch der Mutter nach einem Phallus.

Ebenso ist das Ich als Sitz der Vernunft zu hinterfragen, das bereits seit der Einführung der Strukturtheorie durch Freud eine widersprüchliche Konzeption aufwies; hervorgegangen aus dem Es ist es gleichzeitig Objekt narzißtischer Besetzung, um Energien für seine Aufgaben zu erhalten, d.h. es muß sich dem Es „liebedienlich anbieten“ (Freud) und soll es aber gleichzeitig kontrollieren und „bändigen“. Die Versuche Freuds, das Ich als Repräsentant des Realitätsprinzips und der Vernunft zu inthronisieren, wurden vor allem von den Ich-Psychologen in den USA weitergeführt und auf Kosten der Triebnatur des Menschen in den Dienst der Anpassung gestellt. Erst Lacan hat versucht, die „kopernikanische Wende“, die Entdeckung des Unbewußten als wesentlicher Faktor für das psychische Leben durch Freud, wieder in den Vordergrund zu rücken. Das Ich als Ort des bewußten Sprechens ist immer auch beeinträchtigt durch das Es, durch die Sprache des Begehrens und es muß durch Rationalisierungen, Verleugnungen, Affektisierungen usw. das illusionäre Bild eines einheitlichen Subjekts aufrechterhalten, sowie die Illusion, Herr im eigenen Haus zu sein. „Der Ort der Freiheit – im Diskurs der Moderne – ist der Ort des Zwangs. Die Entstellung ist perfekt. Es ist ein ‚unverdächtiger Text‘ hergestellt, aber es ist ein ‚verfälschter‘“ (Pohlen und Bautz-Holzherr, 1989, S. 489). Allerdings hat Lacan im Unterschied zu Freud, die Konstitution des Ichs in der Auseinandersetzung des Subjekts mit seinem Leib angesetzt, wie es etwa im Spiegelstadium dargestellt wurde; es entsteht durch das Bild, durch die *Imago*. Demgegenüber sieht Lorenzer das Ich als gesellschaftlich bestimmt, durch sprachlich vermittelte Interaktionsformen, die als Denk- und Handlungsschemata dem Bewußtsein zugänglich sind und die es ideologiekritisch zu hinterfragen gilt.

Die Diskussion um eine theoretische Fundierung der Psychotherapie hat daher Störung als Konflikt zwischen der menschlichen Natur und den gesellschaftlichen Anforderungen anzusetzen. Es gilt die Wünsche des Subjekts freizulegen, auf die es selbst nur entstellt, mittels Neurose antworten kann. Das heißt, die Subjektivität zu Wort kommen zu lassen, den Apell des Klienten nach seiner Wahrheit, denn erst im Gespräch mit dem Therapeuten, im *discours de l'autre*, tritt die Wahrheit des Subjekts in Erscheinung. Dabei stellt sich das Problem, daß „menschliche Natur“ immer schon durch die Umwelt bestimmt ist. Triebe und Körperbedürfnisse können daher nicht in ihrer „eigentlichen“ Gestalt erfahren werden, sondern nur, soweit sie verdrängt und daher fixiert worden sind, in ihren frühen, „infantilen“ Formen, die die „Spuren auf dem Weg zum Original“ (Pohlen und Bautz-Holzherr) darstellen. Durch die Wiederkehr des Verdrängten kommen sie in den Symptomen, in den Träumen und Fehlleistungen zum

Ausdruck. Das Erzählen einer Leidensgeschichte zielt auf „ein *subversives* und *schmerzhaftes Geheimnis*“ (Lorenzer), das sich der Patient selbst nicht eingestehen will und das er nur beiläufig verraten kann; nur in den Lücken und Verzerrungen, im unpersönlichen „Es spricht“ (Lacan) kommt die eigentliche Subjektivität zum Ausdruck. Es bedarf daher des „inneren Ohrs“, der gleichschwebenden Aufmerksamkeit des Therapeuten, um diese indirekten Mitteilungen wahrzunehmen.

Eine Psychologie, die diese Form der Subjektivität aus den Augen verliert und die Archäologie und Teleologie des Begehrens vernachlässigt, macht sich, wie Heim (1986, S. 828) feststellt, „zum uneingestanden Komplizen einer gesellschaftlichen Rationalität, die den Abschied von der Utopie mit den Notwendigkeiten einer pragmatisch restringierten Vernunft zu begründen meint“. Eine Analyse der Subjektivität in ihrem geschichtlichen Gewordensein führt andererseits leicht zu Mystifikation und subjektivistischer Verkürzung, wenn nicht der soziale und kulturelle Kontext einbezogen wird. Allerdings reichen die traditionellen Begriffe der Psychoanalyse und anderer Schulen nicht aus, um über die familiären Beziehungsmuster und Interaktionsprozesse hinaus die Sozialisationserfahrungen als gesellschaftlich bestimmt auszuweisen und zu erklären. Erst durch die Integration von Konzepten, die außerhalb entwickelt worden sind, wie der modernen Linguistik und der Theorie der sozialen Interaktion war es möglich, die konkrete Umsetzung gesellschaftlicher und sprachlicher Strukturen auf die menschliche Subjektivität darzustellen.

Literatur

- Abraham K (1924) Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido auf Grund der Psychoanalyse seelischer Störungen. In: Psychoanalytische Studien zur Charakterbildung, Bd I. Fischer, Frankfurt/M
- Balint M (1935) Critical notes on the theory of the pregenital organization of the libido. Tavistock, London (dtsh: Zur Kritik der Lehre von den prägenitalen Libidoorganisationen. In: Balint M [Hrsg] Die Urformen der Liebe und die Technik der Psychoanalyse. Klett, Stuttgart, 1952, S 47–68)
- Belgrad J et al (1987) Alfred Lorenzer und die Idee einer psychoanalytischen Sozialforschung. Eine Einleitung. In: Belgrad J et al [Hrsg] Zur Idee einer psychoanalytischen Sozialforschung. Suhrkamp, Frankfurt, S 9–24
- Binswanger L (1947) Ausgewählte Vorträge und Aufsätze, Bd 1. Zur phänomenologischen Anthropologie, Francke, Bern
- Binswanger L (1955) Ausgewählte Vorträge und Aufsätze, Bd 2. Zur Problematik der psychiatrischen Forschung und zum Problem der Psychiatrie. Francke, Bern
- Chomsky N (1968) Sprache und Geist. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Eagle MN (1984) Recent developments in psychoanalysis. A theoretical evaluation. McGraw Hill, New York (dtsh: Neuere Entwicklungen in der Psychoanalyse. Eine kritische Würdigung. Verlag Int Psychoanal, München Wien, 1988)
- Freud S (1891) Zur Auffassung der Aphasien. Int Psychoanal Verlag, Leipzig Wien
- Freud S (1895a) Entwurf einer Psychologie. In: Freud S (1962) Aus den Anfängen der Psychoanalyse. Fischer, Frankfurt/M
- Freud S (1895b) Studien über Hysterie. GW, Bd 1. Fischer, Frankfurt/M, S 75–312

- Freud S (1900) Traumdeutung. GW, Bd 2. Fischer, Frankfurt/M
- Freud S (1908) Der Dichter und das Phantasieren. GW, Bd 7. Fischer, Frankfurt/M, S 213–223
- Freud S (1913a) Das Interesse an der Psychoanalyse. GW, Bd 8. Fischer, Frankfurt/M, S 390–420
- Freud S (1913b) Einige Bemerkungen über den Begriff des Unbewußten in der Psychoanalyse. GW, Bd 8. Fischer, Frankfurt/M, S 429–439
- Freud S (1914) Zur Einführung des Narzißmus. GW, Bd 10. Fischer, Frankfurt/M, S 138–170
- Freud S (1915) Triebe und Tribschicksale. GW, Bd 10. Fischer, Frankfurt/M, S 209–232
- Freud S (1916/17) Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse. GW, Bd 11. Fischer, Frankfurt/M
- Freud S (1920) Jenseits des Lustprinzips. GW, Bd 13. Fischer, Frankfurt/M, S 1–9
- Freud S (1921) Massenpsychologie und Ich-Analyse. GW, Bd 13. Fischer, Frankfurt/M, S 73–161
- Freud S (1923) Das Ich und das Es. GW, Bd. 13. Fischer, Frankfurt/M, S 234–289
- Freud S (1926) Hemmung, Symptom und Angst. GW, Bd 14. Fischer, Frankfurt/M, S 111–205
- Freud S (1931) Über die weibliche Sexualität. GW, Bd 14. Fischer, Frankfurt/M, S 515–537
- Freud S (1933) Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse. GW, Bd 15. Fischer, Frankfurt/M
- Freud S (1937) Die endliche und die unendliche Analyse. GW, Bd 16. Fischer, Frankfurt/M, S 57–99
- Freud S (1938) Abriß der Psychoanalyse. GW, Bd 17. Fischer, Frankfurt/M, S 63–139
- Fromm E (1970) Analytische Sozialpsychologie und Gesellschaftstheorie. Fischer, Frankfurt/M
- Fürstenau P (1964) Ich-Psychologie und Anpassungsproblem. Eine Auseinandersetzung mit Heinz Hartmann. In: Jahrbuch der Psychoanalyse, Bd 3. Huber, Bern, S 30–55
- Goldstein K (1947) Human nature in the light of psychotherapy. Harvard University Press, Cambridge
- Grunberger B (1971) Le narcissisme. Essais de psychanalyse. Payot, Paris (dtisch: Vom Narziß zum Objekt, Suhrkamp, Frankfurt/M, 1982)
- Grunberger B (1988) Narziß und Anubis. Die Psychoanalyse jenseits der Triebtheorie. 2 Bde. Verlag Int Psychoanal, München Wien
- Habermas J (1973) Erkenntnis und Interesse. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Habermas J (1981) Theorie des kommunikativen Handelns. 2 Bde. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Hartmann H (1939) Ich-Psychologie und Anpassungsproblem. Int Z Psychoanal 24: 62–135
- Hartmann H (1972) Ich-Psychologie. Studien zur psychoanalytischen Theorie. Klett, Stuttgart
- Hartmann H, Kris E (1945) The genetic approach in psychoanalysis. The psychoanalytic study of the child, 1. Int Univ Press, New York
- Heidegger M (1927) Sein und Zeit, Niemeyer, Tübingen
- Heim R (1980) Lorenzer und/oder Lacan. Das Subjekt zwischen Sinn und Buchstabe. Psyche 34: 910–944
- Heim R (1986) Archäologie und Teleologie des unbewußten Wunsches. Zur begrifflichen Differenzierung von Bedürfnis, Wunsch und Begehren in der Psychoanalyse. Psyche 40: 819–851
- Heim R (1991) Habermas, Freud und die Rationalität. Die Psychoanalyse im Brennpunkt der Theorie des kommunikativen Handelns. Psyche 45: 561–589
- Heim R (1993) Die Rationalität in der Psychoanalyse – eine handlungstheoretische Grundlegung psychoanalytischer Hermeneutik. Stroemfeld-Nexus, Frankfurt
- Horn K (1970) Aspekte der Ich-Psychologie Heinz Hartmanns. Psyche 24: 166–172
- Jacobson E (1964) The self and the object world. Int Univ Press, New York (dtisch: Das Selbst und die Welt der Objekte. Suhrkamp, Frankfurt/M, 1973)
- Jacoby R (1975) Social amnesia. A critique of conformist psychology from Adler to Laing. Beacon Press, Boston (dtisch: Soziale Amnesie. Eine Kritik der konformistischen Psychologie von Adler bis Laing. Suhrkamp, Frankfurt/M, 1978)
- Kernberg OF (1978) Borderline-Störungen und pathologischer Narzißmus. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Kernberg OF (1988) Objektbeziehungen und die Praxis der Psychoanalyse. Klett, Stuttgart
- Klein M (1940) Mourning and its relation to manic-depressive states. Int J Psychoanal 21 (dtisch: Die Trauer und ihre Beziehung zu manisch-depressiven Zuständen. In: Klein M [Hrsg] Das Seelenleben des Kleinkindes. Klett, Stuttgart, 1962, S 74–100
- Klein M (1946) Notes on some schizoid mechanisms. Int J Psychoanal 27: 99–110 (dtisch: Bemerkungen über einige schizoide Mechanismen. In: Klein M [Hrsg] Das Seelenleben des Kleinkindes. Klett, Stuttgart, 1962, S 101–125)
- Klein M (1952) Some theoretical conclusions regarding the emotional life of the infant. In: Riviere J (ed) Development in psychoanalysis. Hogarth Press, London, pp 198–236
- Kohut H (1971) The analysis of the self. Int Univ Press, New York (dtisch: Narzißmus. Eine Theorie der psychoanalytischen Behandlung narzißtischer Persönlichkeitsstörungen. Suhrkamp, Frankfurt/M, 1976)
- Kohut H (1977) The restoration of the self. Int Univ Press, New York (dtisch: Die Heilung des Selbst. Suhrkamp, Frankfurt/M, 1979)
- Kohut H (1984) How does analysis cure? Univ Chicago Press, Chicago (dtisch: Wie heilt die Psychoanalyse? Suhrkamp, Frankfurt/M, 1987)
- Kreuter-Szabo S (1988) Der Selbstbegriff in der humanistischen Psychologie von A. Maslow und C. Rogers. Europ Hochschulschriften, Bd 235. Peter Lang, Frankfurt Bern New York Paris
- Kuhn TS (1976) Die Struktur wissenschaftlicher Revolutionen. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Kurzweil E (1993) Freud und die Freudianer. Geschichte und Gegenwart der Psychoanalyse in Deutschland, Frankreich, England, Österreich und den USA. Verl Int Psychoanal, Stuttgart
- Lang H (1986) Die Sprache und das Unbewußte. Jacques Lacans Grundlegung der Psychoanalyse. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Lacan J (1953/54) Le Séminaire de Jaques Lacan. Livre I. Les écrits techniques de Freud. J-A Miller, Paris (dtisch: Das Seminar. Buch I. Freuds technische Schriften. Walter, Olten, 1978)
- Lacan J (1966) Ecrits. Edition du Seuil, Paris (dtisch: Schriften. 3 Bde. Quadriga, Weinheim Berlin, 1986)
- Laplanche J, Pontalis JB (1973) Das Vokabular der Psychoanalyse. 2 Bde. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Leupold-Löwenthal H (1986) Handbuch der Psychoanalyse. Orac, Wien
- Lorenz K (1970) Elemente der Sprachkritik. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Lorenzer A (1970) Kritik des psychoanalytischen Symbolbegriffs. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Lorenzer A (1971) Symbol, Interaktion und Praxis. In: Lorenzer A et al (Hrsg) Psychoanalyse als Sozialwissenschaft. Suhrkamp, Frankfurt/M, S 9–59
- Lorenzer A (1972) Zur Begründung einer materialistischen Sozialisationstheorie. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Lorenzer A (1973) Über den Gegenstand der Psychoanalyse oder: Sprache und Interaktion. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Lorenzer A (1977) Sprachspiel und Interaktionsform. Vorträge und Aufsätze zur Psychoanalyse, Sprache und Praxis. Suhrkamp, Frankfurt/M

- Lorenzer A (1984) Intimität und soziales Leid. Archäologie der Psychoanalyse. Fischer, Frankfurt/M
- Ludwig-Körner C (1992) Der Selbstbegriff in Psychologie und Psychotherapie. Eine wissenschaftshistorische Untersuchung. Dt Univ Verlag, Wiesbaden
- Mahler MS (1968) On human symbiosis and the vicissitudes of individuation, vol I. Infantile psychosis. Int Univ Press, New York
- Marx K (1958) Thesen über Feuerbach. In: Marx K, Engels F, Werke. Bd 3. Dietz, Berlin, S 5–7
- Mead GH (1934) Mind, self, society. Chicago (dtisch: Geist, Identität und Gesellschaft. Suhrkamp, Frankfurt/M, 1968)
- Mead GH (1967) The philosophy of the act. Chicago (dtisch: Philosophie der Sozialität. Suhrkamp, Frankfurt/M, 1968)
- Merleau-Ponty M (1966) Phänomenologie der Wahrnehmung. Walter de Gruyter, Berlin
- Mertens W (1990/91) Einführung in die psychoanalytische Therapie. 3 Bde. Kohlhammer, Stuttgart Berlin Köln
- Mitchell SA (1979) Twilight of the idols: Change and perseveration in the writings of Heinz Kohut. Contemp Psch 15: 170–189
- Modell AH (1984) Gibt es die Metapsychologie noch? Psyche 38: 214–234
- Pagel G (1989) Lacan zur Einführung. Junius, Hamburg
- Piaget J (1969) Das Erwachen der Intelligenz beim Kinde. Klett, Stuttgart
- Pohlen M, Bautz-Holz Herr M (1989) Der psychoanalytische Diskurs. Psyche 43: 481–505
- Pohlen M, Bautz-Holz Herr M (1991) Eine andere Aufklärung. Das Freudsche Subjekt in der Analyse. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Pontalis JB (1965) Après Freud. Coll Temps Modernes. Julliard, Paris (dtisch: Nach Freud. Suhrkamp, Frankfurt/M, 1968)
- Pontalis JB (1991) Aus dem Blick verlieren. Im Horizont der Psychoanalyse. Kirchheim, München
- Rank O (1929) Technik der Psychoanalyse, Bd 2. Die analytische Reaktion in ihren konstruktiven Elementen. Int Psychoanal Verlag, Leipzig Wien
- Rank O (1945) Will-therapy, and truth and reality. Knopf, New York
- Rogers CR (1942) Client-centered therapy: its current practice, implications and theory. Houghton Mifflin, Boston (dtisch: Die klientenzentrierte Gesprächspsychotherapie. Kindler, München, 1972)
- Rogers CR (1947) Some observations on the organization of personality. Am Psychologist 2: 358–368
- Rogers CR (1959) A theory of therapy, personality, and interpersonal relationship, as developed in the client-centered framework. In: Koch S (ed) Psychology: a study of a science. Study I: Conceptual and systematic, vol 3. McGraw Hill, New York, pp 184–256 (dtisch: Eine Theorie der Psychotherapie, der Persönlichkeit und der zwischenmenschlichen Beziehungen. Entwickelt im Rahmen des klientenzentrierten Ansatzes. GwG-Verlag, Köln, 1987)
- Rogers CR (1961) On becoming a person: a therapist's view of psychotherapy. Houghton Mifflin, Boston (dtisch: Die Entwicklung der Persönlichkeit. Psychotherapie aus der Sicht eines Psychotherapeuten. Klett, Stuttgart, 1973)
- Rogers CR (1977) Therapeut und Klient. Grundlagen der Gesprächspsychotherapie. Kindler, München
- Ruhs A (1980) Die Schrift der Seele. Einführung in die Psychoanalyse nach Jaques Lacan. Psyche 34: 885–909
- Sandler J, Joffe WG (1969) Towards a basic psychoanalytic model. Int J Psychoanal 50: 79–90
- Scholtz G (1991) Zwischen Wissenschaftsanspruch und Orientierungsbedürfnis. Zur Grundlage und Wandel der Geisteswissenschaften. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Seve L (1972) Marxismus und Theorie der Persönlichkeit. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Skinner BF (1938) The behaviour of organisms. Appleton-Century-Crofts, New York
- Snygg D, Combs AW (1949) Individual behavior. A new frame of reference for psychology. Harper, New York
- Stein H (1974) Zur Entwicklung der psychoanalytischen Selbstpsychologie. Psyche 28: 984–1002
- Sullivan HS (1947) The interpersonal theory of psychiatry. Norton, New York (dtisch: Die interpersonale Theorie der Psychiatrie. Fischer, Frankfurt/M, 1980)
- Weber SM (1978) Rückkehr zu Freud. Ullstein, Frankfurt/M Berlin Wien
- Wallerstein RS (1989) Eine Psychoanalyse – oder viele? Z Psychoanal Theorie Praxis 4: 126–151
- Watson JB (1913) Psychology as the behaviourist views it. Psychol Rev 20: 158–177
- Watson JB (1914) Behaviour: an introduction to comparative psychology. Holt, Rinehart and Winston, New York
- Weiß H, Pagel G (1986) Übergangsphänomene und symbolische Ordnung. Winnicott – Lacan. Jahrbuch der Psychoanalyse, Bd 18. Huber, Bern, S 42–76
- Winnicott DW (1953) Transitional objects and transitional phenomena. A study of the first not-me possession. Int J Psychoanal 34: 89–97 (dtisch: Übergangsobjekt und Übergangsphänomene. Psyche [1969] 23: 666–682)
- Winnicott DW (1971) Playing and reality. Tavistock, London (dtisch: Vom Spiel zur Kreativität. Klett, Stuttgart, 1985)
- Wittgenstein L (1960) Philosophische Untersuchungen, Teil I. Suhrkamp, Frankfurt/M

Korrespondenz: Dr. Hermann Spielhofer, Josefstädter Straße 35, A-1080 Wien, Österreich.

Hermann Spielhofer, Dr. phil., Jahrgang 1946, klinischer Psychologe und Psychotherapeut; seit 1978 in verschiedenen Einrichtungen der Psychiatrie tätig sowie in freier Praxis. Arbeitsschwerpunkte: Therapeutische Konzepte in extramuralen psychiatrischen Einrichtungen, frühe narzißtische Störungen, theoretische und wissenschaftstheoretische Fragestellungen in der Psychotherapie.